

Nous avons besoin
de votre soutien pour
poursuivre notre projet
de découverte et de
publication de jeunes
auteurs. Abonnez-vous !
Rejoignez-nous... page 64.

Offert :
retrouvez à la fin
de cette revue,
un ex libris de
Dominique Goblet

Hommage clandestin

28 février 1957, **Gaston** fait son entrée dans les bureaux des éditions Dupuis près de la Grand-place de Bruxelles. C'est quelques rues plus loin, rue de Livourne, que réfugiés dans les caves de la rédaction, **André Franquin** et **Yvan Delporte** créent et réalisent, du 17 mars au 20 octobre 1977, l'hebdomadaire clandestin le plus connu de la bande dessinée : **Le Trombone Illustré**.

Les sept mois d'existence du *Trombone* sont l'occasion pour railler et défier les autorités que ce soient les hommes d'affaires, les financiers, les comptables, les rédacteurs en chef, les éditeurs, les policiers, les religieux, les militaires... tous ceux qui gâchent la vie des autres pour tenter de donner un semblant d'intérêt à la leur.

Mais c'est surtout l'occasion de faire bouger les lignes, d'éclater les cases et leurs contenus, *Le Trombone* participe à la fois au renouveau de la bande dessinée jeunesse et à l'explosion de la BD adulte. L'humour et la poésie se faufilent dans toutes les cases, dans tous les textes, le lecteur devient un complice invité à s'immiscer dans l'alchimie obscure des deux enchanteurs et à se mêler

aux ombres furtives et fantasmagoriques qui se glissent et s'agitent autour du pui(t)s mirifique qui embaume tous les étages de la rédaction. Quand, le 20 octobre 1977, l'aventure du *Trombone Illustré* se referme, c'est tout le 9^{ème} art qui en sera définitivement changé. Mais personne ne le sait encore...

64_page a voulu partager cette fabuleuse météorite avec ses jeunes auteurs qui, pour certains, ont découvert une aventure datant quasi du mésozoïque, en tout cas de bien avant leur naissance. Découvrir *Le Trombone illustré* et avoir le désir de revivre cette équipée de l'intérieur, comme un amour revisité, mettre sa plume dans l'esprit d'André, d'Yvan et de la quarantaine d'auteurs qui l'avaient vécues. Dont **Fred Jannin** que nous ne remercierons jamais assez pour son enthousiasme et son réel bonheur à rendre notre aventure possible : *Un Trombone Illustré*, supplément clandestin de ce 64_page #10 !

64_page.

Ce 64_page ne peut-être vendu sans son supplément GRATUIT, *Le Trombone illustré*

64_page, revue de récits graphiques. Sans faute d'orthographe, elle tient son nom du lieu où elle a été conçue, un bistrot de la rue du Page à Bruxelles.



Envie d'être publié(e) dans 64_page ?

Envoyez-nous une BD originale de 4 à 8 pages, un autoportrait graphique et un texte de présentation de 250 signes.
> 64page.revuedbd@gmail.com
Votre proposition sera examinée et nous reprendrons rapidement contact avec vous.



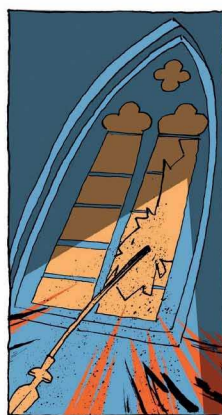
bredaantoine@hotmail.com

À en perdre la tête

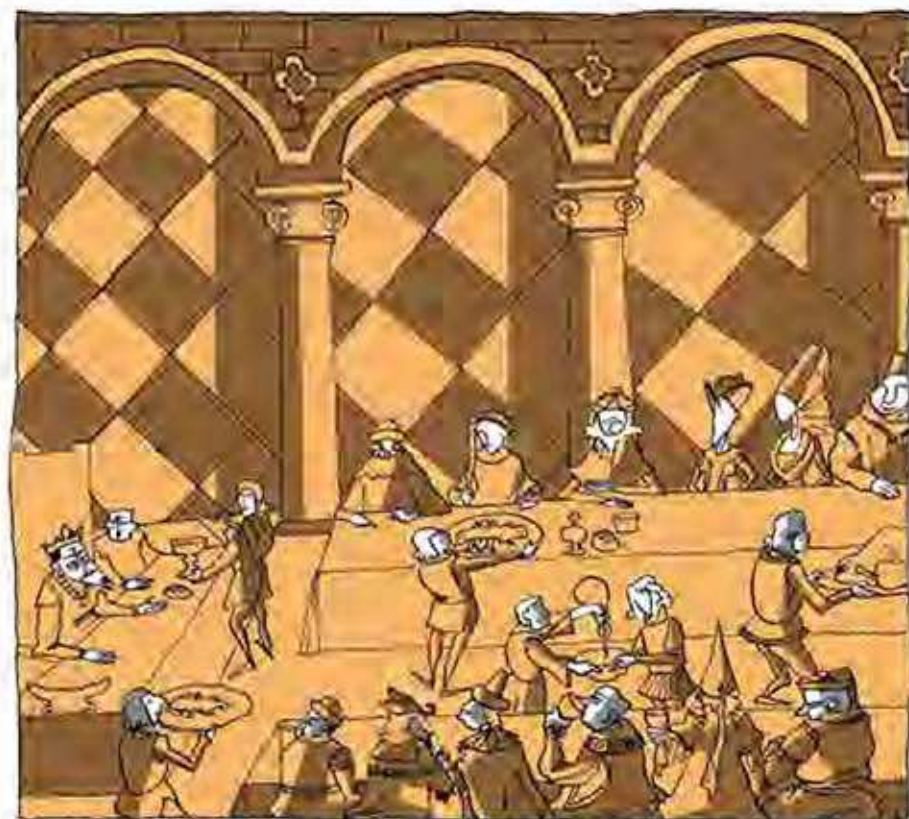
Antoine Bréda

L'énoncé de ce COT sujet était celui ci: "Ce fut d'abord une impression puis une certitude: les murs se rapprochaient" COT. Je voulais COT COT travailler sur des murs COT sonores, une oppression psyCOTlogique qui conduit peu à peu vers COT COT COT COT une folie inéluctable et périlleuse envers son hôte COT. Cette histoire raconte une déchéance COT graduelle COT COT, une dégénérescence, un effondrement COT COT COT COT COT COT COT et c'est COT COT la fin. COT COT La fin du sujet (l'homme, le roi, le fou) et COT COT COT COT COT COT COT COT COT COT...











www.studioplatypus.it
benedetta.frezzotti@studioplatypus.it

Lost in Translation

Benedetta Frezzotti

Lost in Translation est une bande dessinée qui raconte des histoires d'éducateurs bien intentionnés et d'enfants confus mais déterminés à livrer bataille: des histoires qui viennent des nouvelles frontières sur lesquelles on est en train de construire l'Italie de demain.

LOST IN TRANSLATION

Histoires d'enseignement multiculturel et autres catastrophes

Bonjour! Je m'appelle
Benedetta, Bonni pour les
amis. J'ai 32 ans.



Je travaille dans l'édition
pour l'enfance, et j'ai une
spécialisation en
Pédagogie de l'art.



Et dans mon temps libre je
pratiqué des sports extrêmes!



Le premier c'est de proposer un
« Projet Art » en tant qu'activité
extra-scolaire dans un quartier
« difficile »...



Le deuxième, c'est d'arriver à
prononcer ma mission
didactique d'un souffle.

Voulez-vous
l'écouter?



Une respiration profonde...



Ma mission didactique est d'organiser des laboratoires d'éducation
à la pensée créative et divergente en tant qu'activité extra-scolaire
dans un quartier à haute densité d'élèves scolarisés Italiano Lingua 2
(IL2 - Italien Deuxième Langue), c'est-à-dire des mineurs dont l'italien n'est pas la
langue maternelle, dans le but d'encourager l'apprentissage de la langue et l'intégration par le
biais de la valorisation de la culture propre et des particularités de chaque enfant!



Anf...Anf...Anfff...

Mais revenons à mon premier sport, celui que je préfère, les activités extra-scolaires multiculturelles.



Toutes les cultures se rencontrent dans une salle de cours, MA SALLE DE COURS!



Je l'appelle mon voyage sur place, o mon tour du monde!



Ehm!
Ehm!

Et que les accusations de fainéantise et de manque d'engagement que l'école nous a faites sont pour la plupart des faux.

À mon nom, et des autres participants aux activités extra-scolaires, j'y tiens à souligner que nous sommes ici contre notre volonté!



Et que nous nous opposerons par tous les moyens à cette condamnation injuste aux activités extra-scolaires

Mais la semaine dernière... avec les tampons et le goûter... vous avez dit que vous vous étiez amusés...



Je parlerai seulement en présence de mon avocat



Comme je te disais, un tour du monde à la Magellan... celui dévoré par les indigènes au large des Philippines...



Ce n'est pas de leur faute, ni de la nôtre, s'ils sont un tout petit peu hostiles.



C'est qu'ils arrivent aux activités extra-scolaires seulement si signalés par l'école même...

Eh! C'est pas juste! Tu peux pas faire le voice-over/voix hors-champ!



Le non-dit est que si tu es sage, si tu vas bien à l'école...



... et si par en plus tu es aussi Italien, tu ne finiras pas ici!



BrE, si on est envoyé ici, c'est un peu comme une "marque d'inadaptation".

Regarde que MOI AUSSI je peux lire les légendes en haut!!



Je déteste quand vous, les adultes, parlez comme si je n'étais pas là.

Pas de marques ici avec moi, promis JAMAIS!



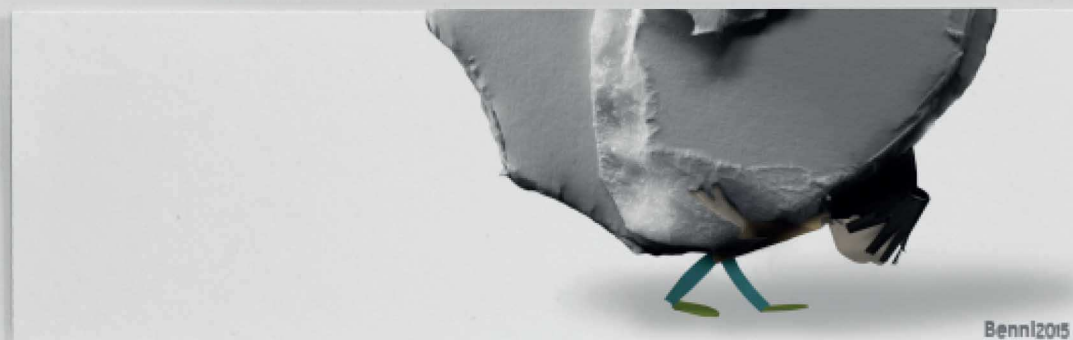
Maitresses!
Il est impossible de discuter avec vous!

Trop émotives!



Allez, je retourne jouer avec les tampons, c'est mieux!

Mais je ne m'amuserai pas: QUE CE SOIT BIEN CLAIR!



Benni2015



> www.quentinlefebvre.fr
> contactquentinlefebvre@gmail.com

Comment rendre le monde meilleur ?

Quentin Lefebvre

J'ai dialogué avec Sébastien Vray, qui fait partie de l'association Respire depuis des années : il s'intéresse aux questions d'environnement et de santé publique et il a beaucoup de choses à dire. Ces pages font partie d'un projet d'album que je souhaite composer avec une dizaine d'échanges de quelques pages (4 ou 5) où j'interroge des acteurs de notre société en leur demandant « Comment rendre le monde meilleur ». L'idée est de faire un album documentaire, une recherche exigeante d'idées et de solutions pour rendre notre monde meilleur.

Comment rendre le monde meilleur ?

Discussion sur la Pollution de l'air

Avec Sébastien Vray, de l'Association Respire

SI TU DEVAIS DONNER 5 IDÉES
À DES ENFANTS POUR RÉDUIRE LA
POLLUTION DE L'AIR ET AINSI
RENDRE LE MONDE MEILLEUR...
QUE LEUR DIRAIS-TU ?



② S'ILS VEULENT FAIRE UN MÉTIER AVEC
BEAUCOUP DE POUSSIÈRE, IL FAUDRA
PORTER UN MASQUE EFFICACE POUR
ÉVITER DE RESPIRER DES PARTICULES
NÉFASTES !



JE LEUR DIRAI...

① D'Étudier pour être
ARCHITECTE
OU URBANISTE...



...POUR INVENTER DES MAISONS
ET DES QUARTIERS OÙ L'ON
N'AURA PAS BESOIN DE LA
VOITURE POUR FAIRE LES COURSES.

③ DE FAIRE DU VÉLO.
DANS LES GRANDES VILLES, ON VA AUSSI
VITE QUE LES VOITURES ! ET C'EST BON
POUR LA SANTÉ, VU QUE C'EST DU SPORT !



④ D'UTILISER DES PRODUITS NATURELS
POUR NETTOYER LEUR MAISON.
IL Y EN A PLEIN !
LE CITRON, LE VINAIGRE, LE BICARBONATE
DE SOUDE, LE SAVON NOIR...
DES PRODUITS QUI UTILISENT DES
VÉGÉTAUX NON-TOXIQUES POUR
DÉGRAISSER, DÉCALCAIRISER...
LA NATURE NOUS OFFRE TOUTES LES
MOLECULES POSSIBLES POUR QUE
NOTRE MAISON SOIT PROPRE !



EST-CE QUE C'EST MOINS
CHER QUE LES PRODUITS
INDUSTRIELS ?

OH OUI ! QUAND ON ACHÈTE 1 LITRE DE
VINAIGRE OU UN PAQUET DE BICARBONATE DE
1 KILO... ÇA DOIT ÊTRE 3 OU 4 EUROS...



IL FAUT PENSER QUE DANS
LA MAISON, LES PRODUITS
CHIMIQUES S'ÉVAPORENT DANS
L'AIR ET ON LES RESPIRE.
CERTAINS SONT DES
PERTURBATEURS ENDOCRINIENS.



⑤ DE FAIRE DU COVOITURAGE.

95% DES TRAJETS QUOTIDIENS EN VOITURE EN FRANCE SONT POUR ALLER AU TRAVAIL !
AU DÉBUT, LE FREIN AU COVOITURAGE, C'ÉTAIT SON ORGANISATION ; RÉPONDRE AUX GENS, FAIRE
FACE AUX DÉSISTEMENTS... MAIS AUJOURD'HUI, IL EXISTE DES TECHNOLOGIES QUI PERMETTENT
D'ORGANISER LES TRAJETS SIMPLEMENT !



Y A MOINS DE BOUCHONS
CES TEMPS-CI, VOUS
TROUVEZ PAS ?

UN CONSEIL POUR VOUS, LES ENFANTS : FAITES LES CHOSES POUR VOUS. LES GENS VERRONT
QUE ÇA MARCHE AVEC VOUS ET ILS RECEVRONT BIEN MIEUX VOTRE ÉNERGIE QUE SI
VOUS ESSAYEZ DE LES MORALISER, DE LES FAIRE CHANGER...

IL Y A PLEIN DE CHOSSES QUI MARCHENT:
LES VOITURES ÉLECTRIQUES,
LES ÉNERGIES RENOUVELABLES...

LE TRI DES DÉCHETS...

QUI INDUIT MOINS D'INCINÉRATIONS...

ET DONC MOINS DE POLLUTION
DE L'AIR!

QUELS CONSEILS AJOUTERAI-TU
POUR LES ADULTES?

FAITES VITE,
J'AI PEU
DE TEMPS...



EUX, EN PLUS, ON PEUT LES APATER AVEC LE GAIN ÉCONOMIQUE. ON EST NOMBREUX À
DÉPENSER BEAUCOUP D'ARGENT DANS DES CHOSSES QUI NE NOUS SERVENT PAS, ALORS QU'IL
Y A DES ÉCONOMIES À ALLER CHERCHER PARTOUT!



2017 EST L'ANNÉE DE L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE
EN FRANCE. QUELLE EST LA MESURE
CONCERNANT LA POLLUTION DE L'AIR
QUE TU AIMERAIS QUE PRENNE
LE OU LA PRÉSIDENT(E) ÉLU(E)?



LA MESURE PHARE, ÇA SERAIT
DE FIXER DES SEUILS DE
CONCENTRATION DE TOUS LES POLLUANTS
REPERTORIÉS PAR LE CITEPA
(CENTRE INTERPROFESSIONNEL
TECHNIQUE D'ÉTUDES DE LA
POLLUTION ATMOSPHÉRIQUE).



UNE MESURE POUR
LIMITER LES EXCÈS DANS
TOUT LE PAYS?



OUI, EN GROS, NE SONT RÉGLEMENTÉS
QUE LES PARTICULES FINES ET LE
DIOXYDE D'AZOTE. ALORS QU'IL Y A
AUSSI DU CUIVRE, DES MÉTAUX LOURDS...
UN TAS DE POLLUANTS QUI SONT
REPERTORIÉS SUR LE SITE...
MAIS ON NE FAIT RIEN!

ÇA Y EST,
JE PEUX
RESPIRER?



ÇA SENT
BIZARRE...



IL Y A DU MERCURE DANS
L'ATMOSPHÈRE, ALORS QUE C'EST
HYPER TOXIQUE! IL Y A UN ENJEU
DE QUALIFICATIONS DE CES
PARTICULES.

Merci Sébastien,

QUENTIN LEFEBVRE 2016



> www.nyni.tumblr.com
> frederic.marschall@gmail.com

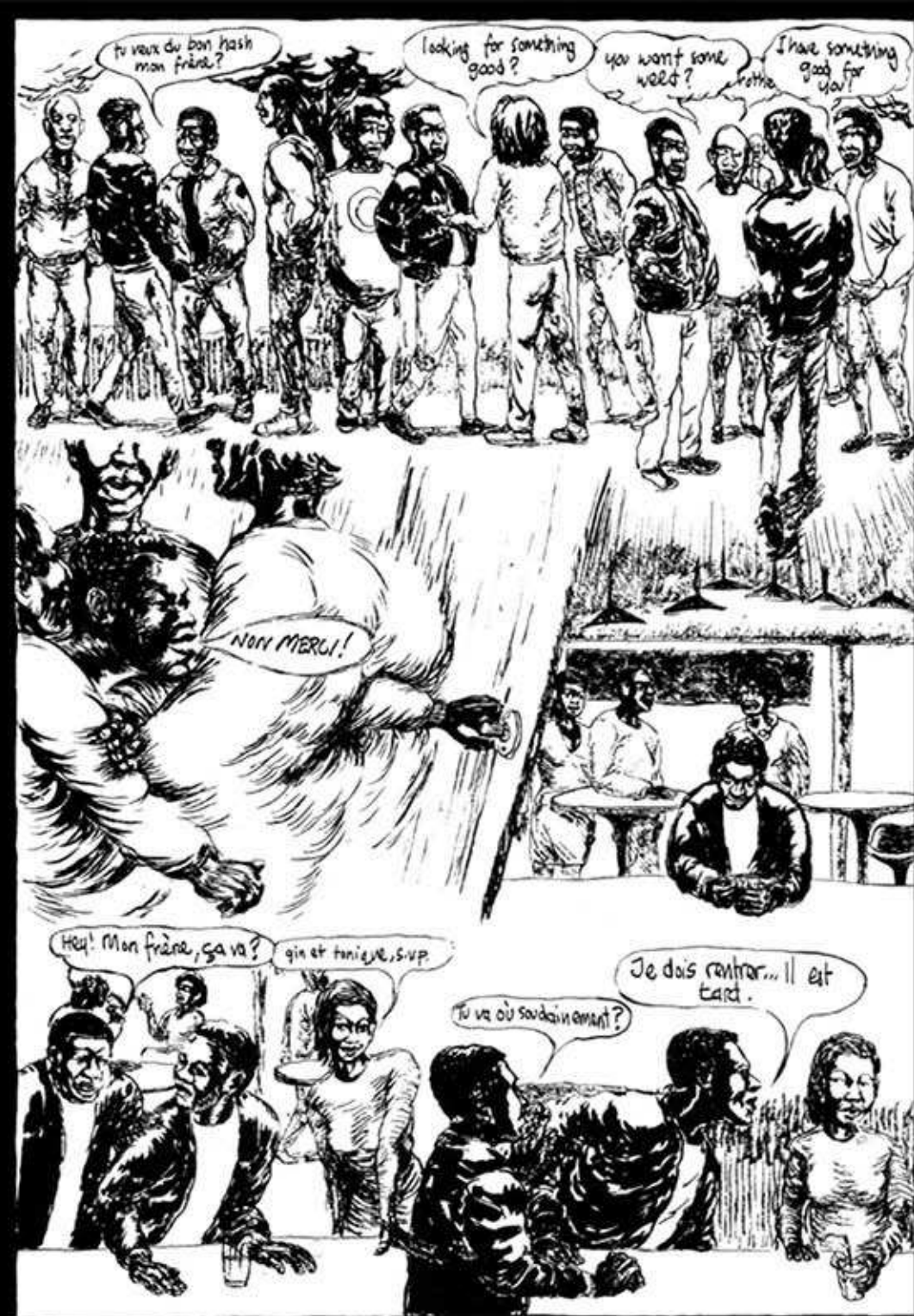
La Négritude

Frédéric Marschall

«La Négritude» tente de décrire le vécu des hommes noirs et leurs relations interpersonnelles en Europe. «La Négritude» essaye de répondre à quelques questions telles que:
Peut-on être «frères» par le simple fait d'avoir la même couleur de peau, même en venant de pays et cultures différents ? Est-ce que l'identité personnelle est construite par autrui ou par l'individu même?

La négritude









Sissi à bicyclette

Philippe Baumann-Debuhme



> www.debuhme.com
> debuhme@yahoo.fr

En juin 2014, peu après l'élection de Sissi à la tête de l'Égypte, je me suis rendu au Caire dans le cadre d'une résidence artistique et journalistique. J'en ai tiré une bande dessinée de dix pages (scénario et dessin), *Sissi à bicyclette*, qui traite de l'évolution culturelle durant ces quatre dernières années à travers la vision de plusieurs acteurs culturels rencontrés et interviewés. Notamment Magdy al Shafee auteur de la BD pour adultes « Metro », mais aussi l'écrivain Khaled al Khamissi et le cinéaste Amir Ramsès. La situation politique et l'évolution de l'Égypte post-révolution restent en toile de fond de tous leurs discours. Cette BD a paru en 2015 dans un magazine suisse pour lequel je travaillais, SEPT.info.





À AS-TU POU LE RASSEMBLER, VANDERET OULOUZ/HAÏ



À PRÉSENT DE LA PRÉSENT

LA TERRASSE A VUE SUR LE TRIBUNAL DU CAIRE. UNE IMPOSANTE BÂTIMENT RECTANGULAIRE AUX COLONNES SYMÉTRIQUES.

CHACUN MATIN, DES BUS BLANCS DE LA POLICE Y CHARGENT LEURS LOTS DE PRISONNIERS, TANDIS QUE DES MÈRES EN FLEURS TENTENT DE LEUR GLISSER PAR PASSAGE QUELQUE CHOSE À MANGER.

WHALED RETROUVE D'ARRIÈRE NOUS SON AMIE SAMRA, UNE JEUNE FILLE D'UNE VINGTAINNE D'ANNÉE AUX OPINIONS BIEN TRANCÉES.

LE MARIAGE? OUFF... POUR PASSER DE L'AUTORITÉ D'UN PÈRE À CELLE D'UN MARI? NON MERCI!

PAS MARIÉS, ILS TROUVENT ENTRE LES MURS UN HAUT DE LIBERTÉ POUR POUVOIR VIVRE LEUR AMOUR.

QUELQUES MOIS PLUS TARD, LES NOUVELLES SONT BONNES. WHALED A ÉTÉ ACQUITTÉ. IL S'EST FIANCÉ AVEC SAMRA. ILS SONT L'ÂME HEUREUX.

DEPUIS QUELQUES JOURS LA FRÉNÉSIE DU CENTRE VILLE. J'EN PROFITE POUR ALLER CROQUER DANS UN MARCHÉ EN BANLIEUE.

20 MINUTES DE MÉTRO, 50 DE MARCHÉ ET LE CAIRE PREND UN ASPECT RÉSOLUMENT PLUS TRADITIONNEL.

LES CROQUIS NE SONT PAS AU GOÛT DE TOUT LE MONDE

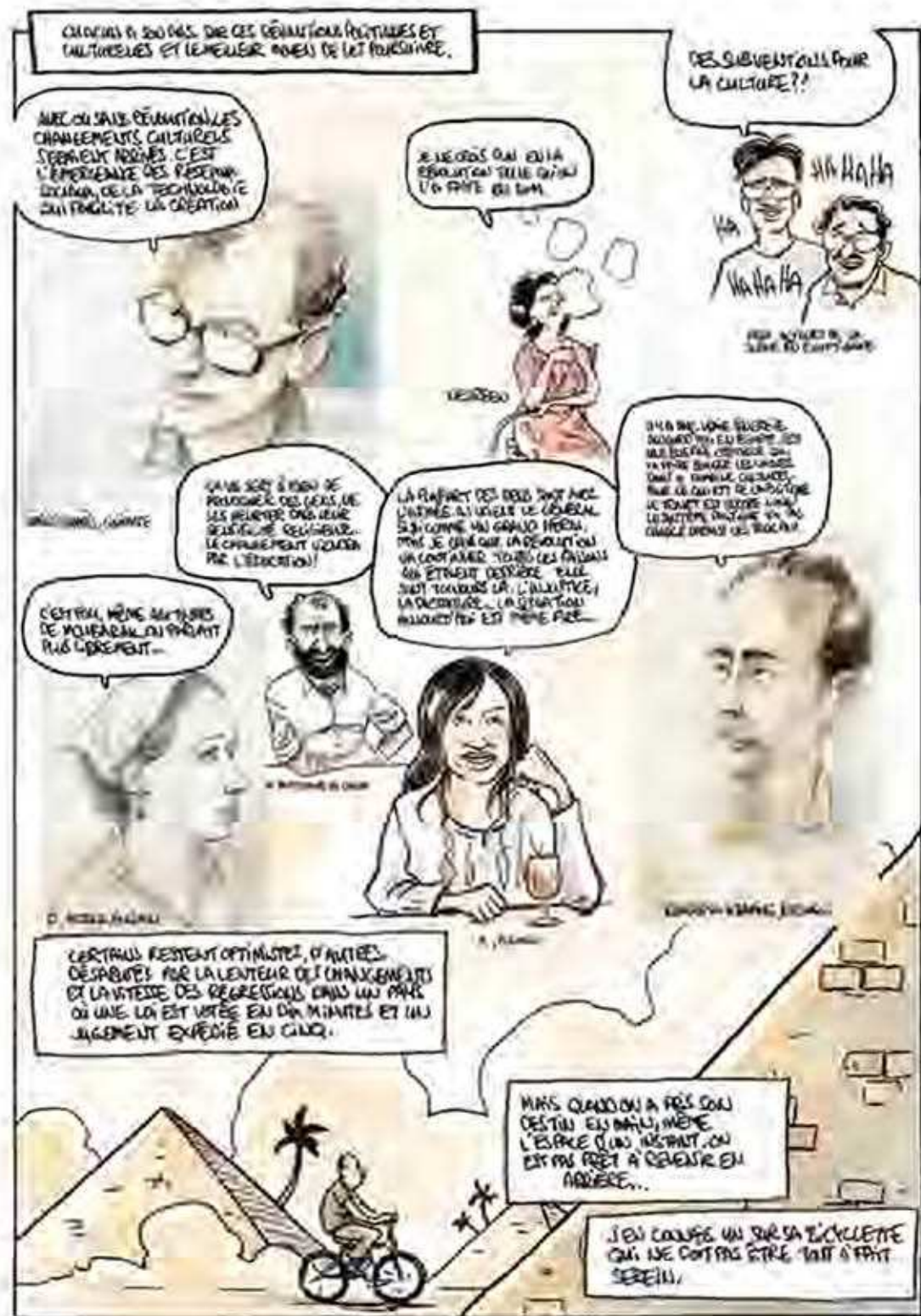
UN HOMME, VÉRITABLEMENT ÉVEILLÉ SE DRESSÉ VERS MOI À MOTO. IL A DU ÊTRE PRÉVENU PAR D'AUTRES.

IL ME FAIT COMPRENDRE QUE JE POURRAIS AVOIR DES PROBLÈMES SI JE CONTINUE MON ACTIVITÉ.

JE ME RANGÈ RAPPEMENT À SON PAS ÉCLAIRÉ.

UN VOISIN TENTE DE DÉ-DRAMATISER ET ME SUGGÈRE DE LE DESSINER LUI.

JE NE VEUX PAS LE VEXER. JE TIRE SON PORTRAIT, LE LUI MONTRÉ ET PARTS SANS DEMANDER PLUS RESTE.



Le monde chaleureux et solidaire d'Étienne Davodeau

Étienne Davodeau a une passion pour les petites gens du commun, les anonymes, les anti-héros du quotidien ordinaire qu'il transcende en personnes magnifiques.

Étienne Davodeau : Là où j'ai grandi, dans le milieu que je décris dans *Les mauvaises gens*, dire 'je' est quelque chose d'inhabituel, le 'nous' est la norme. Je viens d'un monde où le collectif est l'essentiel. Un monde de militants politiques, syndicaux, engagés dans l'associatif, dans l'animation culturelle ou sportive. Devenu auteur de bande dessinée, j'ai eu envie d'explorer cette direction, de rendre compte de ces combats. C'est quelque chose que la bande dessinée ne faisait pas beaucoup, à la fin des années 1990, quand j'ai essayé de me lancer dans ce projet. J'aime bien l'idée d'aller rencontrer ces gens qui se battent pour quelque chose et croient en leurs luttes et, surtout, de raconter qui ils sont, parce que ces vies de luttes me semblent des trajectoires humaines très racontables. C'était — et c'est toujours ! — une démarche vis-à-vis d'un sujet, mais aussi vis-à-vis de la bande dessinée, telle qu'elle était, et telle qu'elle existe toujours. Quand j'avais 15-16 ans, ça n'existait pas vraiment, et pourtant je crois que j'aurais aimé lire ce type de livres. C'est donc aussi, en quelque sorte, un point de vue de lecteur. Quand j'ai proposé le projet de *Rural* aux éditeurs, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils ne se sont pas précipités.

64_page : Comment construis-tu tes scénarios ? Quels sont tes points de départ ?

E.D. : Cela dépend si on évoque un livre de reportage ou une fiction, la méthode est différente...

64_p : Abordons les deux...

E.D. : Pour *Cher pays de notre enfance*, tout commence par une rencontre organisée par mes amis de la *Revue dessinée* avec Benoît Collombat journaliste d'investigation à France Inter (radio publique). Je connaissais l'homme pour ses reportages et aussi, surtout, pour son livre *Un homme à abattre*, sur l'affaire Boulin, ministre français retrouvé mort, « noyé dans un étang » en 1979. Ce livre se lit comme un polar et en même temps, ce n'est pas un polar puisque ce qu'y raconte Benoît est vrai. Précisons que cette contre-enquête n'a été l'objet d'aucune procédure judiciaire. La force de ce récit en est donc démultipliée. D'ailleurs, si c'était une fiction, les éditeurs la refuseraient parce que ce qu'elle raconte est presque invraisemblable.

C'était une rencontre intéressante. Benoît avait lu *Les mauvaises gens* et on est tous les deux attirés par l'histoire de la V^e République,

Je viens d'un milieu où le collectif est l'essentiel





et on s'est retrouvés rapidement sur ce terrain commun. Benoît avait déjà traité ces sujets et on a décidé de creuser ce sillon en bande dessinée. On a déterminé les thèmes que nous voulions aborder, les chapitres du futur livre, et nous avons décidé, j'y tenais beaucoup, d'aller revoir toutes les personnes concernées par ces histoires.

64_p : Vous avez réellement fait du porte-à-porte pour rencontrer tous les acteurs du livre ?
E.D. : Oui. Dans ces livres-là, je m'interdis de dessiner quelque chose qui n'est pas arrivé. Chaque fois que l'on nous voit aller rencontrer un ancien juge, un ex-flic, un voyou rangé, c'est un voyage que nous avons réellement fait tous les deux et, même si nous devons évidemment synthétiser ces rencontres, cela s'est passé comme nous le racontons. J'aime aussi intégrer les imprévus, les contre-pieds. C'est ce qui rend intéressant la réalisation de ces livres. Ainsi, l'un de nos interlocuteurs, un ancien flic lyonnais, après nous avoir reçus, a décidé, dans un courrier, de corriger largement ses propos, en les rendant bien plus fades que dans leur première version, que nous avions pourtant enregistrée. Nous avons donc dessiné la rencontre comme elle s'est déroulée et, plus loin, nous publions la lettre en question. Au final, l'écart entre les deux versions est très significative.

La règle du jeu de ce livre est donc de raconter ce qu'il nous est arrivé en réalisant l'enquête, et rien d'autre, en incluant nos échecs et les écarts. La seconde étape est de faire un choix parmi les éléments récoltés et de les organiser. Ensuite, je dessine les pages. Quand je travaille sur une fiction, c'est différent même si, sur le fond, je procède de la même manière. J'écoute, j'observe, je m'imprègne d'ambiances... Mais je peux faire cohabiter des faits, des lieux, des personnes qui en réalité n'ont jamais rien eu à faire ensemble. C'est cette matière première qui me permet d'écrire un scénario. Ici, je m'autorise plus de libertés mais, dans les deux cas, je fais preuve de fidélité à ma récolte.

64_p : Tes personnages sont souvent banals, un peu comme nous le sommes tous.

E.D. : Exactement. Ce qui est banal est représentatif, c'est ce qui m'intéresse. Un « hé-

ros de BD » n'est représentatif de rien du tout, si ce n'est de stéréotypes propres à la bande dessinée dans sa définition la plus conventionnelle. Alors oui, mes personnages sont des gens qui se démènent comme ils le peuvent avec ce qui leur tombe dessus. J'ai souvent le sentiment que chaque vie humaine mériterait d'être racontée. La vie est faite d'événements que chacun affronte tant bien que mal : le boulot, la vie privée, la santé, la mort, les enfants, les copains, l'amour... Ces choses qui nous arrivent à tous, mais que nous avons chacun notre façon d'apprivoiser. Le jeu consiste à induire une réflexion, donner un sens à tout ça, sinon cela ne sert à rien. Ce qui est difficile, et donc intéressant, c'est

Je ne me permettrai pas de raconter quelque chose qui n'est pas arrivé

trouver dans une vie apparemment banale ce qui la rend à la fois singulière et universelle. C'est ce qui permettra au lecteur de se retrouver dans les personnages, les situations, les choix. L'idée est donc de faire entrer en résonance ce que je raconte avec la vie de la personne qui me fait l'honneur de me lire.

64_p : Donc, tu es un auteur engagé ?

E.D. : Je ne suis engagé par personne, mon job est de faire des livres. C'est vrai que j'aime bien y rendre compte de l'engagement des autres. Un artiste engagé est celui qui travaille pour une cause, qui y soumet intégralement sa pratique artistique. Personnellement, je m'intéresse à ceux qui défendent des causes, je construis ma réflexion avec mes doutes et mes questions autour de leur combat. D'une certaine façon, je leur donne la parole. Mais en tant qu'auteur, j'ai besoin d'un petit pas de côté, je veux ne pas être totalement dans leur sillage pour pouvoir raconter qui ils sont, ce qu'ils font. J'ai d'autant plus besoin de cette petite distance, que je choisis souvent des gens dont je partage les options, et avec qui je passe de nombreux mois pour réaliser mon livre. C'est la seule façon de rester critique et lucide.

Pour *Cher pays de notre enfance*, c'était assez différent : nous rencontrions brièvement des gens avec lesquels je n'étais pas vraiment en empathie. Cette situation m'a obligé à renouveler ma pratique. C'était d'ailleurs un des intérêts de l'expérience.

64_p : Dans *Cher pays de notre enfance*, les personnages ressemblent-ils à leur modèle réel ?

E.D. : Physiquement, oui, vaguement mais, ce n'est pas important pour moi. Bien sûr, je donne à mes personnages les caractéristiques physiques principales des personnes réelles qu'ils représentent, mais la ressemblance qui m'intéresse le plus réside aussi dans leur gestuelle, leur langage et même dans leur environnement. La façon d'agencer une maison, un cadre de vie, en dit beaucoup sur un individu. D'ailleurs, lors des entretiens, je ne dessine pas parce que cela intrigue notre interlocuteur et attire l'attention. Je préfère qu'on se concentre sur le fond. Les gens que Benoît Collombat et moi avons rencontrés sont souvent assez âgés. Ils avaient souvent de la bande dessinée une image très stéréotypée et assez négative. Il fallait donc d'abord les rassurer. Toutes nos interviews se déroulaient de la même manière : je commençais par expliquer que la bande dessinée était un langage riche et complexe, pas forcément dévolu exclusivement à l'aventure ou à l'humour. Puis l'entretien pouvait commencer.

Benoît posait des questions précises et moi les questions plus globales, celles qu'auraient pu poser les futurs lecteurs du récit. Pendant tout l'entretien, je suis aussi attentif aux attitudes, aux gestes, à l'environnement. À la fin, je prends quelques photos et tout le travail de dessin se fait dans mon atelier. Là aussi, je compte sur ma mémoire pour réaliser un premier filtre, c'est aussi une façon de prendre du recul et de trier toutes les informations.

64_p : Pour ton album *Les ignorants*, ton travail préparatoire est presque une expérience physique...

Chaque vie humaine mérite un livre

E.D. : *Les ignorants* raconte un échange, un partage de savoirs entre Richard Leroy, vigneron et moi, dessinateur. Chacun va découvrir le travail de l'autre. Je trouvais important de comprendre son travail concrètement, par l'expérience. J'ai partagé pendant dix-huit mois le quotidien de Richard, j'ai fait avec lui tout ce qu'il fait dans la vigne et à la cave, chaque année, au rythme des saisons. J'ai adoré le faire, cela me permet aussi, je crois, d'être légitimé à le raconter. Dire « Le travail de la vigne, c'est vachement dur ! » et l'ex-

périmenter, c'est assez différent. J'espère que cette différence se trouve dans mon récit. Quand on passait des journées de huit heures un sécateur à la main, à tailler la vigne dans le vent, le froid et la pluie, on discutait beaucoup. De cette discussion, je ne retiens parfois que deux minutes... que je n'aurais pas obtenues sans les huit heures de travail. Ces gestes que j'ai appris, cette expérience au long cours, tout ça nourrit le livre. Richard, en taillant sa vigne, se projette dans

Le mal de dos du viticulteur n'est pas celui du dessinateur

l'avenir, il prépare ses vignes pour les deux ou trois années qui viennent. Il est, par ses gestes, dans un lien permanent avec son terroir. Ces choses-là ne se découvrent pas sans une vraie immersion. Cinq ans après sa publication, *Les ignorants* restent un sujet de rencontres et de débats permanents où l'on ne parle pas seulement du livre, mais surtout, de notre relation à la planète, au travail, à la nourriture...

64_p : Quelle est ta relation à tes personnages ?

E.D. : Je ne dois pas oublier ceci : ce sont d'abord des traces d'encre sur le papier. Et il faut les faire vivre, pour que le lecteur, lui, l'oublie. Pour un auteur, c'est un des plus grands enjeux. Dans mes fictions, il arrive un moment particulier qui est celui où le personnage semble vivre par lui-même, où il semble acquérir une sorte d'autonomie. Cela arrive parfois assez loin dans la pagination d'un livre. Dans les premières scènes, je cherche, je tâtonne, je découvre sa façon de bouger, de parler. Et si tout va bien, après vingt ou trente pages, il vit presque par lui-même, c'est lui qui impose sa gestuelle. Ce moment est assez déconcertant quand il se produit, mais aussi assez rassurant.

64_p : Tes livres semblent articulés autour de moments de respiration, de grands paysages

qui marquent le temps qui passe, insufflent des moments de réflexion...

E.D. : Si on considère qu'un livre est un objet vivant, il doit respirer, c'est aussi évident que cela. C'est effectivement ce à quoi servent ces scènes. Moi qui ne connais rien à l'écriture musicale, je crois que je conçois mes livres comme des partitions, il y a un rythme, un tempo, des basses, un refrain, une mélodie. Ce travail-là est instinctif, c'est ma façon de raconter. La bande dessinée est un langage. Elle a un alphabet, une grammaire propre et deux nécessités, une graphique et une narrative qui en réalité n'en sont qu'une, et c'est sa spécificité. C'est ce que j'explore depuis vingt-cinq ans. L'espace qui reste à découvrir est immense.



© Etienne Davodeau - *Les ignorants* - Futuropolis



© Etienne Davodeau - *Lulu Femme nue* - Futuropolis

Petite sélection subjective :

Rural ! (2001), *Les mauvaises gens* (2005) aux Éditions Delcourt

L'atelier aux Éditions Les Rêveurs, 2002

Un homme est mort (avec Kris) 2006, *Lulu femme nue* (2 tomes) 2008 & 2010, *Les ignorants* (2011), *Cher pays de notre enfance* (avec Benoît Collombat) 2015 chez Futuropolis.

DOMINIQUE GOBLET ET LES PERPÉTUELLES CONSTRUCTIONS

Tout le monde sait que faire de la bande dessinée est un travail de longue haleine. Réaliser un album peut prendre une, deux, voire trois années de boulot intensif. Avec Dominique Goblet, la notion de temps dans la création est une remise en question et devient déjà un terrain de jeu expérimental. La construction de ses récits est étroitement liée au temps qui s'écoule pour laisser la place à la réflexion, à la réflexion et bien sûr aux découvertes.



La construction des histoires de Dominique est faite d'intuitions et de fantasmes. De rencontres et de jeux aléatoires, ouvrages potentiels tour à tour réinventés. De remises en question du champ narratif autobiographique ou fictionnel. Mais avec cette même volonté de loucher d'harmonies en dissonances et de résonances en émotions en créant et contrôlant les multiples liens de ses récits par un ciment solide et indéfectible. Les briques s'empilent, s'emboîtent, se juxtaposent, se confrontent, s'associent les unes aux autres grâce à ce ciment, cette substance magique qui fait la marque de fabrique de l'artiste. À l'instar de ce projet qui mijote, qu'elle prépare depuis un moment et qui devrait sortir l'année de ses 70 ans sur la sexualité, l'érotisme et les fantasmes, entre réalité, divaga-

tion et fiction. La durée de création échelonnée dans un temps long et défini devient non seulement un enjeu mais aussi le ciment de sa dramaturgie.

Contrairement à la plupart des auteurs de bande dessinée dont la vocation remonte à l'enfance, Dominique Goblet y est venue par hasard. « Très jeune, je savais que je voulais dessiner. Sans avoir d'idée précise, j'ai fait

mettre la forme. Dans mes dessins transparaissent de façon récurrente les problèmes liés au couple et à la famille. C'était évident que je voulais mettre en image une autobiographie. » C'est à la sortie de ses études qu'elle commence à travailler sur ce qui deviendra *Faire semblant c'est mentir*. Récit qui sera mis plusieurs fois en hibernation, le temps de mûrir, de trouver le bon rythme, le bon



© Dominique Goblet



mes humanités à Saint-Luc en art de l'image et, conseillée par mes profs, j'ai poursuivi mes études en illustration. Sans ce conseil, j'aurais pu faire la publicité ou la peinture. Mais ils ont bien vu qu'il y avait une substance de récits dans mon travail. En entrant dans l'atelier d'illustration, j'ai eu une révélation : le rapport texte/image. L'idée que d'un seul mot s'ouvre un monde d'images, que le texte et l'image sont imbriqués l'un dans l'autre, le texte est image et l'image est texte, m'a d'emblée fascinée. »

Au départ, c'est plus le dessin que l'envie de raconter qui passionnait Dominique Goblet : « Au début, c'est clairement le dessin, mais j'avais déjà en moi le besoin de raconter les difficultés liées à mon enfance. Il fallait que ça sorte, mais je ne savais pas comment y

Un seul mot ouvre un monde d'images

ton, le bon axe pour raconter quelque chose de très personnel sans tomber dans le mélodramatique ou le pathos. » J'ai pris le parti de le traiter de façon ultra-factuel, sans rien expliquer. Juste le déroulement des faits qui se succèdent. » Dix ans de travail avant de soumettre les planches à Jean-Christophe Menu (éditeur de l'Association). « La complicité et les conseils de Menu vont me permettre une remise en question sur l'efficacité d'un chapitre important de l'histoire. S'enclenche alors



© Dominique Goblet



© Dominique Goblet

une vraie réflexion sur la notion d'autobiographie et la place de la vérité dans un récit qui se veut le reflet de la réalité. Comment traiter et raconter la réalité en bande dessinée. Trouver le choix des coupures, des ellipses et la subjectivité que cela engendre. Avec Jean-Christophe, nous décidons d'associer ensemble des éléments narratifs contradictoires, même si ces événements n'existent pas dans une proximité chronologique. »

Il ne s'agit pas de reconstitution, mais de création, brouillant les codes de l'autobiographie et participant à une expérience poétique véritable. Ce jeu de collusion va lui permettre de mettre en ligne de mire des sentiments finalement assez complexes, mais bouleversants. Des fragments qui s'esquissent crescendo, se dévoilent tour à tour subtils, explicites en éliminant le factuel et l'anecdote pour faire surgir la dimension émotionnelle avec ce qu'elle comporte de subjectif, d'imprécis et de flou.

« Ceci me permet également de m'écarter d'un autre grand stéréotype de la BD, c'est-à-dire les personnages qui sont très souvent codifiés de façon très binaire : le bon, le mauvais... et enrichir le point de vue de chaque protagoniste, le père, la mère et la petite fille. » En variant les techniques, la dessinatrice re-

pense le trait de son dessin pour chaque protagoniste. Il est calibré pour correspondre à la personnalité de ses personnages.

Pour Dominique Goblet, le plus important, c'est l'expérimentation, le jeu de la recherche ou plutôt la recherche en tant que jeu. « C'est primordial, jouissif ! L'expérience que j'ai entreprise avec Kai Pfeiffer allait dans ce sens. » Dans *Souvenir d'une journée parfaite*, chez Frémok, en 2001, elle mélange subtilement l'autobiographie et la fiction, surtout la fiction. Au départ, une commande de Frémok pour participer à L'Échangeur narratif, une expérience d'atelier dans le cadre de Bruxelles comme « capitale culturelle européenne ».

**Depuis mes études,
je n'ai eu de cesse de
désobéir**

La seule référence autobiographique est la tombe de son père qu'elle cherche dans le cimetière. Ce sera plutôt une histoire imaginée à partir de la tombe d'un enfant qu'elle ne connaît pas qui fera le point de départ de ce récit.

Dominique mixe les thématiques, compose en partenariats par association. Avec sa fille d'abord pour le ping-pong de portraits réalisés sur dix ans, à raison d'un portrait par semaine. (*Chronographie*, avec Nikita Fossoul, L'Association, 2010). Recueil de portraits qu'elle fait, depuis 2002, de sa fille Nikita, et sa fille d'elle). Avec Kai Pfeiffer (*Plus si entente*, Frémok/Actes Sud, 2014), les deux auteurs, belge et allemand associent un graphisme jubilatoire et diversifié à une narration surprenante et subtile en constante métamorphose. Ils se laissent surprendre d'abord par le pouvoir des images créées et puis les réorganisent en comblant les trous narratifs par de nouvelles planches comme on associe des briques avec du ciment. Et ce ciment, c'est la vie de tous les jours, les rapports humains, la famille et les difficultés de la vie, les désirs, les soucis, les petites choses qui vous touchent tous, qui

sont universelles et simples. « Depuis mes études, je n'ai eu de cesse que de désobéir, d'être en marge, m'émerveiller à trouver de nouvelles traces, de nouvelles formes. L'expérimentation n'est pas le chemin le plus facile, mais il m'est indispensable. Ceci dit, ce n'est pas mon premier critère, il ne doit pas primer sur tout. Mon premier critère, c'est de pouvoir toucher les gens en créant des émotions. L'autre ambition, c'est comment se situe la Bande Dessinée par rapport à l'Art en général. La BD a été longtemps décrite dans le milieu de l'Art. Je veux trouver des passerelles entre l'un et l'autre et voir ce qui relie mon travail entre le livre et les expositions. C'est bien sûr clairement la narration et je veux pour mes expos un lien qui crée des propositions narratives. La première réalisation était le projet des Hommes loups (Frémok, 2010) créé autant pour l'espace que pour la page ».



© Dominique Goblet

© Dominique Goblet



« Le principe était de partir d'une thématique globale, prendre une image qu'on trouve dans les médias, une simple représentation de personnages qui, par exemple, se donnent la main et en répétant le dessin tel un brainstorming, varier le plus possible les approches. Par les répétitions, la peur de la représentation disparaît et laisse émerger des images inconscientes et un propos pertinent. En multipliant, sur d'autres images, d'autres thématiques la réalisation de dessins, on crée une banque de cases qu'on peut croiser et monter tel un puzzle. Les récits se tissent, se croisent, se lient. Ces liens sont essentiels à la narration. Le montage est réalisé en terme de musique, de tension, de silence, de bruit et de rythme plutôt que de narration. Le jeu de répétition et de rupture se crée sans cher-

Le livre devient un prétexte d'extensions pour une autre dimension

cher une signification spécifique, mais va créer inévitablement un récit détaché de la notion d'histoire classique ». Dans ce jeu de Meccano, de construction et de déconstruction où les médiums se confondent, le livre devient un prétexte d'extensions pour une autre dimension, où de nouvelles portes peuvent s'ouvrir vers d'autres horizons. Ce jeu que Dominique Goblet voudrait perpétuer à l'infini.

Bon anniversaire...



© André Franquin

C'est sur la rengaine bien connue que Gaston présente les trois chimpanzés qu'il offre à Fantasio. Le problème est que cela se passe à la rédaction de Spirou, où travaille notre héros sans emploi.

Une fois encore, cela ne pouvait plus mal tomber, et ce triple cadeau assure une source continue de gags dans ce récit de vingt-deux pages qui clôt (en album) le peu joyeux *Panade à Champignac*, dernière histoire de la série à être dessinée par André Franquin. L'accointance de l'auteur avec les animaux se repère comme une évidence, non seulement graphique, mais aussi via une éclatante empathie. Quand il était tout gamin, son premier dessin, photographié par son père, était... un chat. Devenu professionnel de la BD, bien des titres des aventures de *Spirou*

et *Fantasio* (et *Spip* !) font référence aux animaux, rhinocéros, murène, gorille, dinosaure venant du Mésozoïque, et, bien entendu, le marsupilami, en attendant les petits monstres qui pullulent dans *Les idées noires*. Gaston Lagaffe arrive lui-même au sein de la rédaction comme un paresseux qui glande et se repose en toute ingénuité, s'incrutant lentement comme une moule à son rocher, sans rien produire, sans initiative. Le mot de Sacha Guitry à l'une de ses épouses (« Ton sommeil est de loin ce que tu as de plus profond ») pourrait avoir été créé pour lui. Au fil des gaffes, mais aussi des trouvailles, deux forces opposées s'affrontent : la productivité compulsive contre la détente des plaisirs de la vie. On sait aujourd'hui que pour être bien dans sa tête, peut-être vaut-il mieux être d'abord bien dans son corps – et l'inverse – et que médi-

ter sur soi, sur le sens de nos actions et que « l'être à soi et en soi » est probablement une condition nécessaire pour bien travailler, sans s'énervier, efficacement. Gaston reste d'un stoïcisme olympien lorsque le navire de la production s'apprête à faire naufrage, toujours d'un indécrottable optimisme, trouvant dans le sommeil la meilleure des thérapies et les meilleures de ses idées. Et pourtant, quand il s'y trouve, la rédaction n'est jamais le lac endormi de l'heure à l'unisson, le repos dans les roses, la halte au bord d'un puits rempli d'eau fraîche, mais plutôt une usine travaillant à flux trop tendus jusqu'à se rompre. Gaston incite à la quiétude, à une réflexion permanente sur la vanité des choses, entouré d'une kyrielle d'animaux fraternels, son chat, des souris au homard chez qui on décèle un sourire, une vache même, des oiseaux, exception faite de la mouette rieuse qui porte si mal son nom : agressive, elle mord, frappe, pique, griffe, assomme... Un élément destructeur en quelque sorte, parasite, car il faut de tout pour défaire un monde.

la productivité
compulsive contre la
détente des plaisirs de
la vie

Dans la foulée de Georges Lemaitre, concepteur de l'idée d'atome primitif, nos savants contemporains pensent que le *big bang* est ce qui troubla une sorte de torpeur absolue, sans espace, ni temps, ni matière, disons une soupe quantique qu'un minuscule déséquilibre déchira soudainement, avec violence, déclenchant en une fraction de seconde l'émergence de l'univers tel qu'il se présente à nous aujourd'hui, et dont on ne sait toujours pas grand-chose si ce n'est qu'il déploie une énergie sans fin au-delà de tout concept réducteur en équations, irréductible à toute morale, et sans but apparent. Avec *Bravo les Brothers*, la rédaction de Spirou semble pareillement soumise à un tel big bang ! Cet épisode est un bâton de dynamite, une grenade dégoupillée entrant par la fenêtre, car jamais le délire et le lâcher prise de Franquin ne sont allés aussi loin, enflammant tout le personnel, avec un scénario ravageur couplé à un humour propulsé par les running gags en série, un feu d'artifice dont chaque page, chaque case, est un bouquet final qui loin de s'achever rebondit avec ampleur. Il est difficile d'imaginer histoire plus drôle que celle-là, et celui qui referme l'album sans avoir fait vibrer un seul de ses muscles zygomatiques n'a plus qu'à faire diagnostiquer sa grave dépression. La rédaction n'existe plus, fouteur complet désormais, foire d'empoigne, carnaval qui dépasse les limites : chaos. Ou, plus exactement : un cirque.



© André Franquin

jamais le délire et le lâcher prise de Franquin ne sont allés aussi loin

Il faut se rappeler que Gaston fut mis à la porte dès sa première gaffe d'importance, avoir fait rentrer une vache par la fenêtre des bureaux de la rédaction ! Un symbole paisible, d'air, d'ailleurs, de vent et de champs où la seule tâche pour l'animal est de laisser couler le temps, ce temps pendant lequel le lait se fait tout seul. Les lecteurs eurent gain de cause, suppliant le journal de réintégrer Gaston. Il leur plaisait que ce nouvel animal n'en fasse qu'à son bon plaisir, ne s'occupant que de sa survie élémentaire. Ainsi Gaston, travailleur par hasard, par contrainte, par fouda, dévoilera peu à peu sa fonction précise, résister à la modernité rageuse, à l'asservissement économique. Seul l'homme fait des projets, sans doute est-ce pour cela qu'il se prend pour le roi de la Création, le lion qui a bien chassé n'a plus faim et se repose tandis que l'homme tire des plans sur la comète, crée des empires, domine le monde et se prend pour le roi, et même, dans certains cas, pour Dieu. « Métro-boulot-dodo » signifie qu'il faut s'abrutir pour que continue à tourner la machine économique, sans s'interroger sur son sens, en un phénomène de foi quasi religieuse.

Franquin-Gaston transforme le sacro-saint bureau en cirque, ce lieu où depuis la nuit des temps l'homme affirme sa domination sur la bête. Voilà pourquoi un cirque digne de ce nom doit présenter des fauves, le spectateur espérant secrètement voir le dompteur croqué par les lions, comme au Colisée jadis les chrétiens destinés à être dévorés vifs. Les Brothers ne sont peut-être pas des fauves, mais leur force et leurs pulsions restent violentes, redoutables, ce que ne manque pas de dessiner Franquin. Le cirque maîtrisant l'animalité, de la même manière il lui faut asservir le corps humain, car l'homme fort domine aussi la bête tapie au fond de lui. Et voici les Brothers effectuant des numéros de trapézistes et autres fil-de-feristes, lanceurs de couteaux, équilibristes, acrobates et jongleurs en tous genres, toutes pratiques qui induisent l'idée d'un parfait - et risqué parfois - triomphe de l'homme sur les lois naturelles, la pesanteur en tête. L'intuition de Franquin vis-à-vis du cirque étant d'une rigueur imparable, il ne pouvait faire l'impasse sur les illusionnistes et autres magiciens (le gag de la femme scie en deux) qui témoigne cette fois de la maîtrise de la réalité, en tout cas de son illusion. Viennent enfin les clowns qui proclament l'inverse en contrepoint, leur incompetence étant la règle, leur rôle étant de relâcher la pression, faire les bouffons pour rire au milieu des émotions plus ou moins morbides, intenses toujours. « Le sixième jour Dieu créa le clown, le septième il se reposa, tellement il riait encore » proclamait la vieille maxime du cirque qui en faisait son étendard. Voilà pourquoi Aimé Demesmaeker devait finir lui aussi par s'étrangler de rire. Si les Brothers font les clowns, ils réalisent toutefois leur prestation avec indifférence. Ils ne s'amusent pas. Ils tirent la gueule. L'un d'eux boude ostensiblement, le seconde s'enivre, et le troisième démolit tout. Les Brothers sont en service commandé, comme des soudards en mission ou des supporters devenus hooligans. La logique du scénario exigeait donc que les singes se mesurent aux forces de l'ordre, pervertissant celles-ci (les policiers se battent entre eux), à les faire participer au chaos qui concerne désormais l'espace public. Ou, sur un autre





© André Franquin

mode, le gardien du parc qui, s'il est à cheval sur le règlement donc éloigne les artistes, se fait ridiculiser par de petits moineaux. Ce gag fait écho à celui de monsieur Boulier en attente des agents du fisc venus contrôler la bonne tenue des comptes, vérifier l'ordre et le sérieux avec laquelle l'entreprise est gérée (éviter le gaspillage, surveiller les ressources, gage de productivité et de rentabilité), toutes choses par principe allergiques aux phénomènes qui président à la création, ou plus

Franquin-Gaston transforme le sacro-saint bureau en cirque

simplement à ce qui rend la vie moins grise, poussiéreuse ou déprimante.

Noé, le dresseur des Brothers, n'étant pas leur propriétaire, a été contraint de s'en débarrasser, comme Franquin vis-à-vis de Spirou et

Fantasio. On a vite compris sa rancœur vis-à-vis des hommes, son affection étant réservée de manière exclusive aux animaux, on a presque envie de dire ses créatures, ses enfants. Sans doute, comme le dessinateur, les longues années d'effort et de labeur, de dressage, de méthode, d'intelligence du médium l'autorisent-elles aujourd'hui à faire comme si cette aisance était devenue un don naturel par lequel il obtient ce qu'il désire d'un simple claquement des doigts, comme François d'As-

Les Brothers sont en service commandé

sisé, complice de tous les animaux dont il respecte d'abord la dignité, l'intégrité, sans vouloir les dominer, ni les manger, se faisant même leur complice, tout comme les éléments : "Mon frère le soleil, ma sœur la pluie...". Il les



© André Franquin

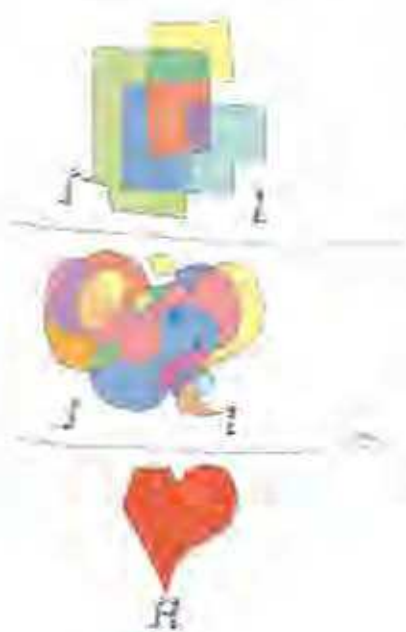
transforme sans la moindre des contraintes, devient complice des plus petits, de ces friquets qui font des choses plus stupéfiantes que les singes balourds. L'artiste, c'est lui, mais à la différence de Vincent Van Gogh, ses piafs ne sont pas sombres et pesants comme les corbeaux au bout du chemin désert au coucher du soleil. Pour cela, Franquin attendra les Idées noires. Noé est un quasi anagramme de Noël, le gamin du conte, qui avait reçu d'un vieillard solitaire une machine à bonheur. Noé et le vieux savant incompris sont tous les deux misanthropes, a-sociaux, déficients relationnels. Serait-ce une des conditions pour offrir du bonheur ? Plus triste le clown, plus

éclatant le rire ? Ce ne peut être un hasard si Noël et l'élaoin en 1959 et Bravo les Brothers en 1965, s'élaborent au moment de ORN sur Bretzelburg et Panade à Champignac, les derniers Spirou et Fantasio de Franquin. Fatigué, épuisé même par ces héros qui ne sont pas ses créations et ne lui appartiennent pas, l'auteur a l'impression de tourner en rond, contrarié à s'en déprimer. Avec Bravo les Brothers, récit qui confond le rire et la tristesse, Franquin dessine l'équivalent d'un chant du cygne. Le dessinateur se voit-il à ce moment comme un ours en cage, saturé, prêt à régler ses comptes avec cette rédaction qui l'oblige à faire le clown et exécuter des tours dont il n'a plus l'envie ?

Tous les deux
misanthropes,
a-sociaux, déficients
relationnels

Plus triste le clown, plus
éclatant le rire ?

L'imagination au pouvoir : Tute, poète graphique



© Tute

Mieux que n'importe quel biographe, l'œuvre en français de Tute (prononcez Touté), nous renseigne sur sa descendance (et donc sur lui-même) : Batou, petit garçon à la chevelure épaisse et rousse, tel un Don Quichotte miniature, s'adonne à « rêver un impossible rêve » auprès de son chien fidèle, Toutoum, et, aux côtés de son ami Boris qui, lui, manque cruellement de cet élan créatif nécessaire « pour atteindre l'inaccessible étoile » dont le petit rouquin est pourvu.

Batou, aucun doute là-dessus, nous permet de voyager dans le vaste monde intérieur de Juan Matías Loiseau (1974, Buenos Aires), alias Tute ! Batou, est la seule œuvre de Tute traduite et publiée en français (Mamut comics, Bang éditions, livres pour enfants).

Grâce à Milka Pratt nous pouvons vous présenter aujourd'hui quelques vignettes de son œuvre d'humoriste graphique qui en disent long sur un auteur dont l'imagination semble être le principal outil de travail. Et ce, en attendant que son roman graphique, *Dieu, l'Homme, l'amour et deux ou trois choses encore*, publié en espagnol chez Sudamericana, arrive dans nos librairies.

Certes, Batou, dans un effet de miroir, met en avant l'imagination effrénée d'un auteur demeuré fidèle à la créativité sans bornes de l'enfant qu'il fut et qu'il demeure. Néanmoins, ses dessins graphiques en disent beaucoup plus long sur le créateur : plus qu'un dessinateur pour enfants, plus qu'un humoriste graphique, Tute demeure avant tout un auteur inclassable. Et chose rare dans un milieu (il publie dans un quotidien) où c'est souvent le



© Tute

rire lié à l'actualité qui s'impose, Tute séduit en conférant un charme onirique à des moments insignifiants mais universels de la vie. C'est le quotidien qui est au centre de sa création : sous sa plume et son pinceau, défilent donc les psychanalystes autant que les analysés, les couples (en recherche - ou pas - de communication) liés par une chimie étrange qui se dégage de ce que d'aucuns appelleront l'amour ou la passion amoureuse (celle qui naît, celle qui s'éteint, celle qui excelle dans l'auto-flagellation ou celle qui, sous le regard de Cupidon, naît folle dans l'éternité de ce moment éphémère de l'amoureux transi), et aussi bien sûr les footeux, les astronautes, les parents, les enfants de tous âges, etc. Autant dire que le matériau universel de Tute, bien que convenu, n'en est pas moins surprenant. Plus je regarde ses dessins, plus je m'interroge sur le pourquoi de cette admiration béate qu'ils produisent en moi. Ils me parlent. Ils me touchent. Et le tout dans un silence magistral.

Mais comment écrire sur le silence sans le trahir ? À ce stade de ma réflexion, je voudrais presque vous inviter à ne pas lire ces lignes mais à vous en tenir aux seuls dessins ! Je pourrais encore me faire violence en continuant d'écrire ce silence que pourtant ses

dessins m'imposent, mais ce serait me trahir dans les convictions les plus intimes que j'ai au sujet de l'art : je vous laisse donc seuls maîtres à bord... je n'en dirai pas un mot de plus... car ce serait sacrilège que de continuer à m'interposer entre vous et une œuvre où tout n'est que poésie... d'autant plus que, pour tout le reste, il y a votre librairie et l'internet (<http://tutehumor.com.ar/>) qui se feront un plaisir de vous faire traverser un océan... de poésie !



© Mamut comics, Bang éditions, Tute



© Tute

Bibliographie :

El destino, esa sombra (Nuevohacer, 1999); *El libro de la noche* (Nuevohacer, 2000); *Tute* (Sudamericana, 2007); *Tute de bolsillo* (Sudamericana, 2007); *Anca, corazón!* (Sudamericana, 2008); *Batu 1 al 5* (Sudamericana); *Titerapia* (Sudamericana, 2012); *El amor es un perro verde* (Ed. Orsaí, 2013); *Trifonia & Baldomero 1* (Sudamericana, 2013); *Dios, el Hombre, el amor y dos o tres cosas más* (Sudamericana, 2014); *Tutelandia 1 - Abajo la soledad* (Sudamericana, 2015)
En français : *Baton 1 et 2*, Bang éditions, Mamut comics, 2010-2012

Mathilde Brosset

autrice, illustratrice et aussi animatrice d'ateliers.

Pour la rencontrer dans son atelier, vous devez prendre un escalier en colimaçon, comme si vous montiez tout en haut d'un moulin, pour admirer, non pas la campagne, mais les toits de Bruxelles.

C'est là qu'elle vit, avec son compagnon et son petit garçon, depuis maintenant près de 6 ans. Mathilde Brosset est Française et a vécu longtemps en Charente-Maritime. La mer est son élément.

Toute petite déjà, elle invente des histoires que son papa, journaliste, réécrit.

Après un Bac littéraire arts-plastiques, elle s'inscrit à l'École supérieure des Beaux-Arts à Bordeaux. Son premier désir était de créer des marionnettes et de se lancer dans le théâtre de rue. Lorsqu'elle prépare son œuvre de fin d'année, un texte raconté en images, elle se rend compte que c'est plutôt cela qui la passionne. C'est un tournant dans ses choix artistiques. Avec son compagnon, elle part un an au Québec où elle suit des cours d'arts visuels et d'illustration. C'est à l'Institut St-Luc à Bruxelles qu'elle apprend son métier d'illustratrice. Comme travail de fin d'études, Mathilde

illustre *La pêche à la baleine* de Jacques Prévert. On y devine déjà ses accroches, ses rêves et tout son imaginaire autour de la mer. Les carrelets (petites cabanes de pêcheurs sur pilotis) que l'on découvre en bord de l'océan ou à Bordeaux font partie de ses illustrations. Sa première œuvre, *L'échassier* d'après *L'oiseau Ourdi* des frères Grimm, paraît dans *Il était une fois un sorcier*, catalogue d'exposition pour les 40 ans de l'Institut Saint-Luc. Sa technique, le collage, l'oblige à ne pas s'attarder sur les détails, à laisser échapper quelque chose d'autre. A partir des aplats de peinture qu'elle découpe pour en faire des bandelettes ou des figures, elle crée des personnages qui nous rappellent ceux que l'on peut saisir dans les peintures de Bruegel. Personnages ronds très éloignés des corps bien proportionnés, elle aime cette période : c'est pour elle un univers tout à fait intéressant, où les images lui permettent d'imaginer des histoires assez monstrueuses au vu de la rigidité des personnages. La peinture de Jérôme Bosch et ses tableaux peuplés de scènes grotesques l'influencent dans ses goûts. Les miniatures, les enluminures, les répétitions, les petits papiers colorés qu'elle découpe, qu'elle dépose dans les tiroirs de son atelier comme des petits trésors et qu'elle utilise dans ses collages, constituent la plupart de ses dessins.

L'inspiration pour son premier livre pour enfants, *Meunier, tu dors ? (Atelier du poisson soluble)*, vient d'une promenade à Bruges où elle admire les moulins et se rappelle la comptine qui traverse nos mémoires. Elle décide d'en tirer une histoire. Le meunier est vite ennuyé par le nombre invraisemblable de personnes qui viennent visiter le moulin. Celui-ci tourne alors de plus en plus vite pour chasser les importuns. Le personnage du meunier, c'est un peu elle ou chacun de nous quand on a besoin de calme. Nous avons dans les mains

un joli album tout en carton pour petits. Ses personnages sont mis en scène sur un fond de couleur verte. Elle articule et distribue les petits bouts de papier comme un petit théâtre animé. Sa palette de couleurs est joyeuse et elle reprend à nouveau les carrelets de son enfance. Si on observe bien, on retrouve une répétition de certains motifs comme les animaux (le chien), les objets, les rayures, les frises. Son projet, fascinant, est *La ballade d'Hop Frog*, inspiré de *Hop Frog* d'Edgar Allan Poe. Mathilde réécrit le texte en vers et utilise l'enluminure à chaque page. Les personnages sont magnifiques, avec leur côté burlesque. Nous sommes entraînés dans ce Moyen Âge qui l'inspire tant. Une image qui impressionne : celle de la panique des squelettes pendant un incendie. On peut penser qu'ils représentent les manants qui se sauvent devant le danger. *Meunier, tu dors ?*, *Il était une fois...*, *Dans un pays lointain...*

Les mêmes formules ou presque, dans le monde entier. Lire, écouter, dire des contes, c'est se replonger dans une époque de l'enfance, et aussi se relier à la partie la plus intérieure de nous-mêmes. Les contes nous parlent, de nous, de nos peurs. Ils évoquent les mémoires des anciens mythes et nous relient à l'inconscient collectif. Ils nous racontent

l'origine des choses, la naissance du monde et le pourquoi on vit. Mathilde participe par ses contes enchantés à faire renaître le conte dans le monde littéraire. Qu'elle puisse poursuivre ses chimères sur le chemin de la création. Et de faire vivre son bel art dans les ateliers où elle fait découvrir sa passion aux enfants qui l'obligent à se renouveler dans ses approches artistiques.

© Mathilde Brosset



© Mathilde Brosset

© Mathilde Brosset



Essence ordinaire

Captain Europe rend sa cape ! C'est pas pour dire, mais on est soulagé. Parce que, quand on le regarde, le seul slogan qui nous vienne à l'esprit c'est : "Captain Europe ou les limites du lycra". N'a pas les biceps de Captain America qui veut. Et puis, si on écoute bien les infos ces derniers temps, on ne va pas lui jeter la pierre, il n'est pas de taille.

Ma fille est comme moi. Elle préfère Superman, le vrai, l'Amerloque. Alors en ces temps de surconsommation, va pour un costume de "Supermal". Plus le sac à dos Spiderman pour mon filleul. Une carte de Batman pour les 40 ans de mon frangin, histoire de rigoler. Au Super-Hyper-Marché, on essaie de m'engluier avec les "super pouvoirs d'achat" ou avec des figurines Marvel à collectionner. Flanquez un masque et une cape à n'importe quoi, il en ressortira plus beau plus unique plus tout : un fromage, une bagnole, une compagnie d'assurances, un paquet de céréales...

Il n'y a pas longtemps, près de Paris, on a retrouvé un vieil homme mort dans la rue, déguisé plus ou moins en Batman, tout en noir, avec les collants et tout le tralala. D'après ses voisins, il avait l'habitude de se balader comme ça la nuit. Aux États-Unis, un gamin fan de superhéros décède lors d'une fusillade : dans son cercueil, il porte son déguisement de Batman, et la cérémonie a des airs de réunion du SHIELD.

C'est un peu comme si tout le monde avait de nouveau envie de croire au Père Noël, aux fées. À Dieu. C'est plus que de la télé-réalité. C'est la victoire de l'écran à un degré qu'on n'avait pas imaginé. Sortis du papier, les comics ont cartonné au cinéma et il est vrai que

Christian Bale en Batman et Robert Downey Jr en Iron Man, ça pète. Comme Thor empruntant le Bifröst pour passer d'Asgard à la Terre, ces héros sont passés de l'autre côté du miroir par la voie cathodique. La réalité dépasse réellement la fiction : ils ont envahi nos vies. Mais qui dit héros dit aussi vilains. Les Anglais ont joué à Mr Bean tant et si bien qu'à force de pitreries ils ont vraiment fini par quitter le navire. Et les Américains ont trop regardé les Simpson : ni noires ni blanches désormais, leurs peaux ont jauni au son du rire gras et télévisé d'un Donald qui nous amuse pourtant beaucoup moins que l'autre emplumé. Mickey a failli. Enfin, Minnie.

On n'a pas tous ces superhéros dans notre petite Europe. Sauf Astérix peut-être, mais avec ses plumes et son gros nez il faut reconnaître qu'il est moins sexy. On a bien eu Superdupont, mais passons... En qui nos enfants aimeraient-ils se déguiser ? "Regarde mon chéri ! La panoplie de Tintin, avec un pantalon pure laine !" Oubliez. Pourtant c'est la mode du made in Europe : faut consommer local ! Mais on est cerné : Disneyland est dans la place, les Avengers ont survolé l'Atlantique. Nous, on a Canardo. Qu'est-ce qui nous manque sur ce vieux rafiot ? Pourquoi on est pas foutu de se fabriquer des modèles de vertu, des icônes patriotiques ? C'est pas compliqué, pourtant : un slip, des collants, un masque, une cape et zou ! Mais nous, on n'a jamais survolé les mers pour sauver un continent. Et quand on se fabrique un superhéros, c'est pour une plaquette publicitaire.

Nous, on carbure à l'essence ordinaire. On adapte aussi nos BD au cinéma, et ça donne soit de l'intello avec *Gainsbourg vie héroïque*, *Rosalie Blum* ou *Polina* soit du comique à grosses ficelles avec *Ducobu*, *Tamara* ou *Joséphine*. On fait le pari de rêver avec les moyens du bord. La vie de famille, la vieil-

lesse, les journées de bureau, la maladie, et parfois ce sont des vies assez extraordinaires, mais sans flash ni métamorphose, et sans monstres venus de l'espace. Les héros, c'est parfait pour rêver, pour nous tirer vers le haut, mais c'est pas fait pour la vraie vie. We can be

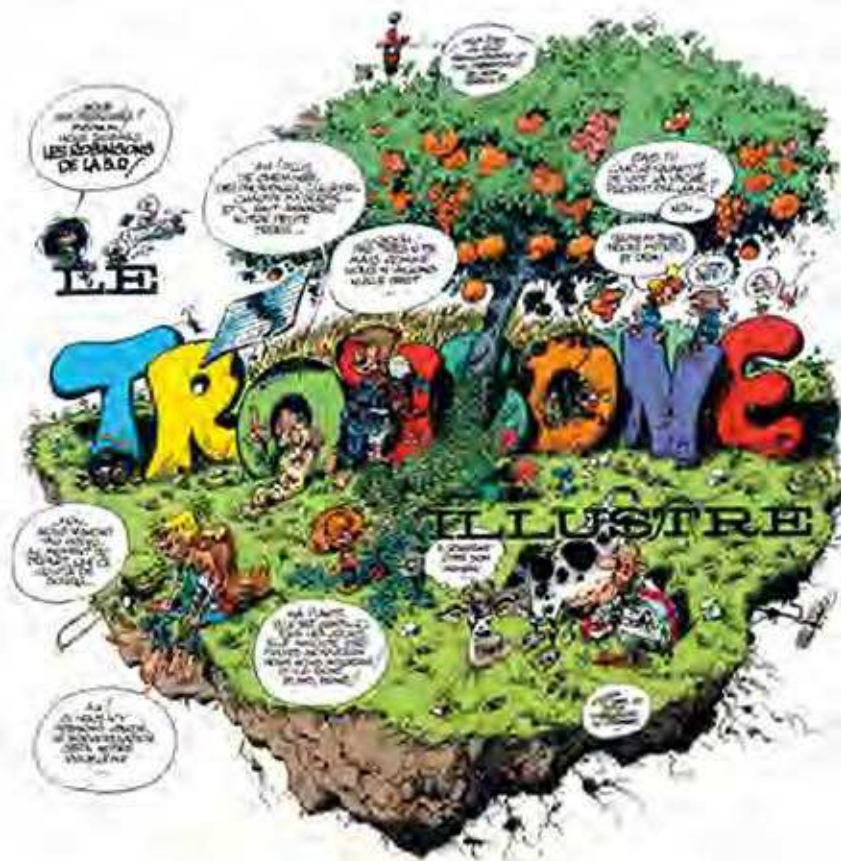
heroes, d'après le cantique de David, but just for one day.

C'est bien aussi, la vie de tous les jours. Pas besoin de l'embellir, même si c'est difficile parfois. Et c'est encore plus beau à visage découvert.



© André Geerts - Adieu monde cruel - Dupuis

— Enfin, Georges, n'insiste pas ! —



© André Franquin - Le Trombone Illustré - Dupuis

Face et Pile

Des généraux Folamour qui jouent aux boules, cela finira par arriver en vrai. En 1962 déjà, l'humanité a échappé à la destruction massive...

Pendant la crise cubaine, quelques généraux poussent Kennedy à déclencher le feu nucléaire pour en finir avec la menace communiste. Le général Curtis Le May aurait hurlé au président (qui est aussi le chef des armées) : «Cessez votre stupide modération. Agissez de suite. On est dans de sales draps. Tirons

récemment, dans la nuit du 26 au 27 septembre 1983, le lieutenant-colonel soviétique Stanislav Petrov est en service dans un bunker Serpukhov-15 secrètement installé près de Moscou, lorsque les écrans signalent cinq missiles nucléaires en provenance des États-Unis. Il garde son sang-froid et a le réflexe d'attendre la confirmation des radars... qui n'est jamais venue. Son flegme sauve le monde. Selon les versions, Petrov aurait été renvoyé de l'armée, ou, selon d'autres sources, aurait démissionné, et retraité de l'Armée Rouge quand il a reçu le prix de la Paix de la ville de Dresde en 2013.

On est dans de sales draps

les premiers». JFK de répondre : «Vous êtes autant dans de sales draps que moi, car si je vous écoute vous serez mort aussi !». Plus

Parallèlement aux Idées noires, Franquin dessine le logo-titre du *Trombone Illustré*. Seuls 'Le' et 'Illustré' sont en typographie classique noire, à deux dimensions, 'Trombone' se dessinant dès le début en lettres gonflées comme des ballons. Monochromes rouges, elles se colorent progressivement des couleurs primaires et leurs complémentaires, histoire de leur insuffler la vie. Ces lettres deviennent maisons, nids, tanières (on pense à Diogène de Sinope en son tonneau), et s'orientent vers le récit d'un petit monde bienheureux, sorte de paradis terrestre peuplé de Robinsons à l'abri de tout besoin. Non seule-

Croissez et multipliez

ment la paix règne car le mal n'y existe pas, mais chacun des éléments relève d'un processus évolutif en croissance, à l'image de la petite plante, minuscule point vert au départ, qui grandit jusqu'à nourrir chaque jour la population de cette petite île de fruits bons et généreux. Le moindre des signes imaginés par Franquin devient ainsi sujet à déclinaisons, abondantes, à l'instar de la crosse de l'évêque pour ne citer que l'exemple le plus connu. En une trentaine de logo-titres, le dessinateur mime ainsi le processus même du vivant, que résume fort bien la formule 'Croissez et multipliez' (on ajouterait 'Diversifiez'). Preuve par les couples d'amoureux qui s'y bécotent.

L'avenir se dessine-t-il dans la radieuse utopie écologique, ou au contraire dans la noirceur du désastre annoncé ? On n'a pas assez insisté sur le fait que le Franquin négatif des *Idées noires* côtoie le Franquin positif des logo-titres tout au long de l'existence du *Trombone Illustré*. Deux régimes, simultanés, inverses l'un de l'autre, dans le même homme, au même moment. Sur quel pied danser ? Vers quel pôle le cerveau et la main vont-ils se diriger au moment de s'asseoir à la table à dessin ? Sans doute faut-il y voir une des causes du mal de vivre récurrent chez l'auteur, souvent divisé entre euphorie et dé-



© André Franquin - Les idées noires - Fluide Glacial

prime. Est-ce la raison pour laquelle il passe tant d'heures à ombrer ses images de milliers de tous petits traits noirs anonymes comme des microbes ? Noircir la situation, littéralement, à longueur de temps, afin de trouver une occupation qui n'oblige pas l'esprit ? Car l'âge rappelle chaque jour à Franquin vieillissant son destin, dans le même temps que l'avenir de la planète semble filer vers le désastre. L'idéal se brise, car toute vie fût-elle poussières d'étoiles et moments de bonheurs intenses, retourne au néant...

Une pile électrique positive d'un côté et négative de l'autre

CHAPITRE XI OÙ ARNEST RINGARD ASTIQUE SON NAIN QUAND IL FAIT UN PRATEUX



© Fred Jannin, Yvan Delporte et André Franquin - Arnest Ringard et Augraphie - Dupuis

DES MOTAMORPHOSES D'YVAN DELPORTE

Champion de la réponse binaire oui-non aux journalistes, il est par contre d'une intense inventivité verbale dans les bandes dessinées où il intervient.

Animateur du journal Spirou à son âge d'or, de 1955 à 1968, Yvan Delporte, qui sait comme personne monter une équipe, fusionner les énergies, canaliser les idées et leur donner corps, minimise volontiers l'importance de sa participation à l'écriture de tel ou tel scénario, prétend que son rôle consiste simplement à rajouter un ou deux éléments ici ou là.

Pourtant, même s'il n'est « que » le coscénariste du maître conteur Peyo, c'est bien lui

Il tire beaucoup de sa culture encyclopédique

qui, écrivant seul *Les Schtroumpfs noirs*, imagine l'autonomie des Schtroumpfs par rapport au monde des humains en les détachant des aventures de Johan et Pirlouit, en transformant le Pays Maudit (rappel de la Terre Gaste du cycle arthurien) en un monde utopique, fait pour la joie de vivre, avatar de l'Arcadie antique.

Son esprit satirique est partout dans *Le Schtroumpfissime*, où se trouve brocardé le barnum politicien – typique, le gag du Schtroumpf qui renverse l'encrier sur sa feuille de vote et s'entend dire : « Tant pis, ce sera un bulletin blanc ! ». Il a le don de trouver des noms évocateurs pour les personnages. Il appelle Gargamel, le sorcier ennemi des lutins bleus en souvenir de Gargamelle, la mère du Gargantua de Rabelais. Il tire beaucoup de sa culture encyclopédique. Toujours dans *Le Schtroumpfissime*, il n'hésite pas à détourner un vers d'Horace comme plus tard, dans la série Isabelle, *Orphée aux enfers* de Jacques Offenbach (*La Traboule de la Géhenne*) et *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare (*Le Sortilège des Gâtines*).

Delporte ne rate pas une occasion de pratiquer le jeu de mots. Ainsi, quand il traduit-adapte *Pogo* de l'Américain Walt Kelly pour la collection Gag de poche Dupuis. Cette BD animalière se distingue notamment par un texte original complexe souvent écrit en phonétique dans un anglais peu orthodoxe. Delporte en profite pour installer ses mots-valises (l'esthétoscope, la dynamomite) et autres calembours (« Ne pas descendre avant la raie »). Militant de la fantaisie et du nonsense,

il fallait bien qu'il soit trente semaines d'affilée le chef d'orchestre du *Trombone illustré*. Dans le titre du supplément pirate de *Spirou* animé le plus souvent par Franquin, il reprend le principe anglais : « Knock knock, who's there ? » qui donne « Toctoc ! Qui est là ? C'est Sheila.

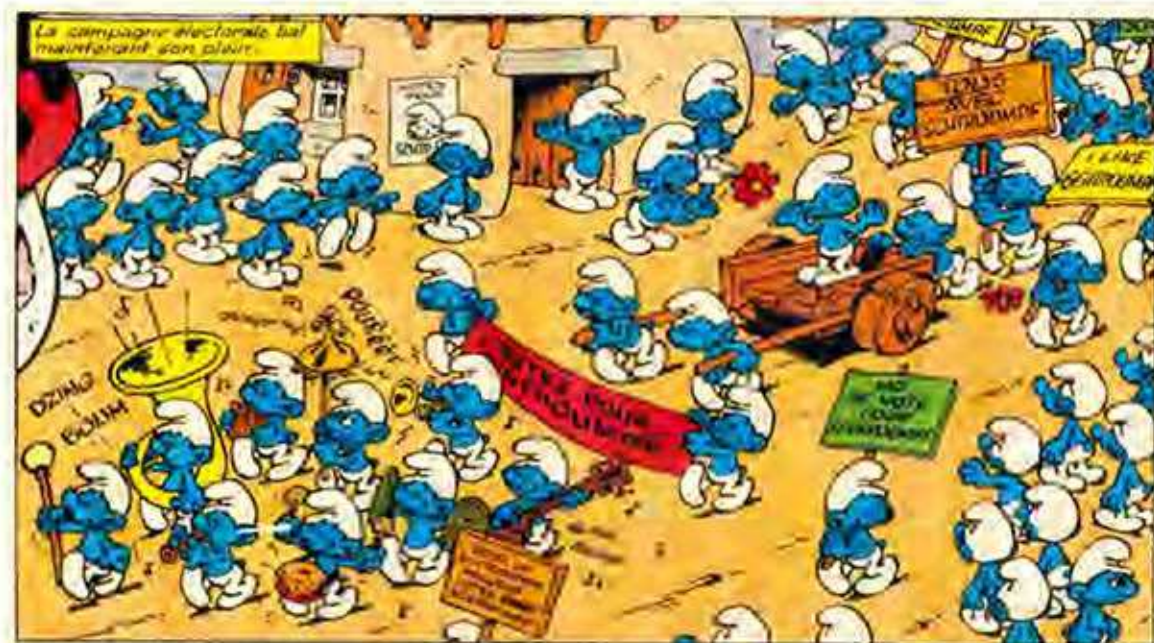


Sheila quoi ? Sheila luu-tte finaa-le ! » ou encore « Toctoc ! Qui est là ? Égérie. Égérie quoi ? Égérie de me voir si beeeelle en ce miroir ». Delporte s'est souvenu aussi d'une chanson de 1938 interprétée par Ray Ventura et ses Collégiens : « Toctoc, qui est là ? Moscou ? Moscou qui ? Moscou pas comme

un prunier ». Le lecteur pouvait aussi savourer ses slogans : « Le seul hebdomadaire clandestin garanti aux additifs chimiques et aux colorants artificiels », « L'hebdomadaire clandestin biomagnétique qui apporte fortune, bonheur et haleine fraîche ».

Un as de la contrepèterie et du calembour

Jusqu'au bout, il reste fidèle à sa ligne langagière. Dans *Les Démêlés d'Arnest Ringard et d'Augraphie*, série éphémère dessinée par Frédéric Jannin, il s'avère un as de la contrepèterie (« Mortel de Berthe » ou « Sale rousse de mes bétons »). Dans la fantastique et poétique série Isabelle, qu'il anime avec Will et Franquin, il n'est pas avare de calembours, particulièrement dans les épisodes *L'Astragale de Cassiopée* et *Un Empire de dix arpents...* via un diamant qui parle : « Je quitte cette forge de frappe », « J'aime carat mais le mou » « Si tu es gaie, ris donc ». On reconnaît bien là le lecteur enchanté de *Mad Magazine* devenu l'excellent voisin de palier de *Fluide glacial* façon Gotlib.



© Peyo et Yvan Delporte - Les Schtroumpfs - Dupuis

Germain, Jannin et nous

Lorsqu'ils initient l'aventure du *Trombone illustré*, Yvan Delporte et André Franquin n'ont plus rien à prouver. Leur carrière pleinement réussie. Ils se lancent un nouveau défi et souhaitent passer le flambeau.

Pour le défi, ils feront appel aux amis et connaissances qu'ils estiment. Pour passer le flambeau, deux petits jeunes sont invités dans la cour des grands, Frédéric Jannin et Thierry Culliford, amis de longue date, mais surtout (et malgré leur jeune âge) imbibés des nouvelles technologies qu'ils ont découvertes quasi en temps réel. On goûte alors les fruits mûris aux Golden Sixties, le présent est radieux, les biens de consommation inondent le marché, le progrès devient religion. Proches de la meilleure agence publicitaire au service des "grosses boîtes" rodées à l'efficacité de la communication graphique et toujours à l'affût de jeunes talents, Fred et son comparse manipulent sans le moindre complexe les outils les plus récents des arts graphiques. Pour s'amuser, les ados improvisent et réalisent des sketches, et, sans le savoir, font l'apprentissage des médias. Leur jeu sert d'école, à moins de 20 ans ils sont déjà des professionnels que l'on remarque.

On goûte alors les fruits mûris aux Golden Sixties

Que raconter dans *Le Trombone illustré*, sinon le vécu de cette génération qui est la première dans l'histoire à connaître un tel scénario ? Le titre de la série, *Germain et nous*

lie l'individu et le groupe, ensemble historiquement inédit, qui émet ses propres codes et valeurs, ses attitudes, son langage. On ne soupçonne pas encore que la recherche débridée de plaisirs, de loisirs, implique des nuisances, des pollutions et les ruptures sociales à venir... L'avenir n'existe pas, pas davantage que le passé, on se prélassait dans un présent que l'on croit éternel. Croisant des passants en rue, l'angoisse surgit à l'idée de terminer ainsi. Tout est bien qui finit bien toutefois, puisque le plus perclus des vieillards retrouve sa jeunesse. Outre le conflit des générations qui revient de manière régulière — et sans vouloir en établir la nomenclature — chaque gag reprend l'une ou l'autre préoccupation du groupe : la musique, les groupies, les plans plus ou moins foireux, la drague, l'écologie (peu, car ce thème est encore marginal), la nourriture, la tyrannie du modèle social pour ce qui concerne l'apparence et la manière d'être, etc. Peu de gags relatifs à l'argent (il n'y a qu'à demander avec un brin d'astuce), mais jamais de drogue ni de sexe dans ce *Rock'n'Roll*, comme quoi les tabous ont encore la vie dure !

L'avenir n'existe pas, pas davantage que le passé

Comment dessiner lorsqu'on n'est pas foncièrement formé au dessin et que l'on s'adresse à un groupe qui n'en a que peu à battre ? Certainement pas en regardant du côté des grands virtuoses, ni du côté des fins connaisseurs de l'histoire de l'art. Plutôt pratiquer un art dans lequel les lecteurs se reconnaissent. On dessine donc comme tout un chacun, avec les moyens pas nécessairement les plus compliqués : un Rotring ou Rapidograph à pointe fine suffit. La lisibilité minimale obtenue, légère, insouciance, tout en surface, on passe à autre chose. On multiplie les traits, cherchant la bonne ligne comme une mouche sur une vitre, sachant qu'au final l'ensemble rencontrera le récit souhaité. Détendue, la main qui barbote n'est pas maladroite mais

Frédéric Jannin et son copain Thierry sont les benjamins (ben Jannin ?) de l'équipe. Comme leur série est symp et bien dessinée, on leur laisse une place dans le journal chaque semaine. Et s'ils sont bien sages, on leur donne en plus l'adresse et le numéro de téléphone de Claire Bretecher.

GERMAIN et nous...

par Frédéric Jannin avec Thierry Culliford.



© Fred Jannin et Thierry Culliford - Germain et nous - Dupuis

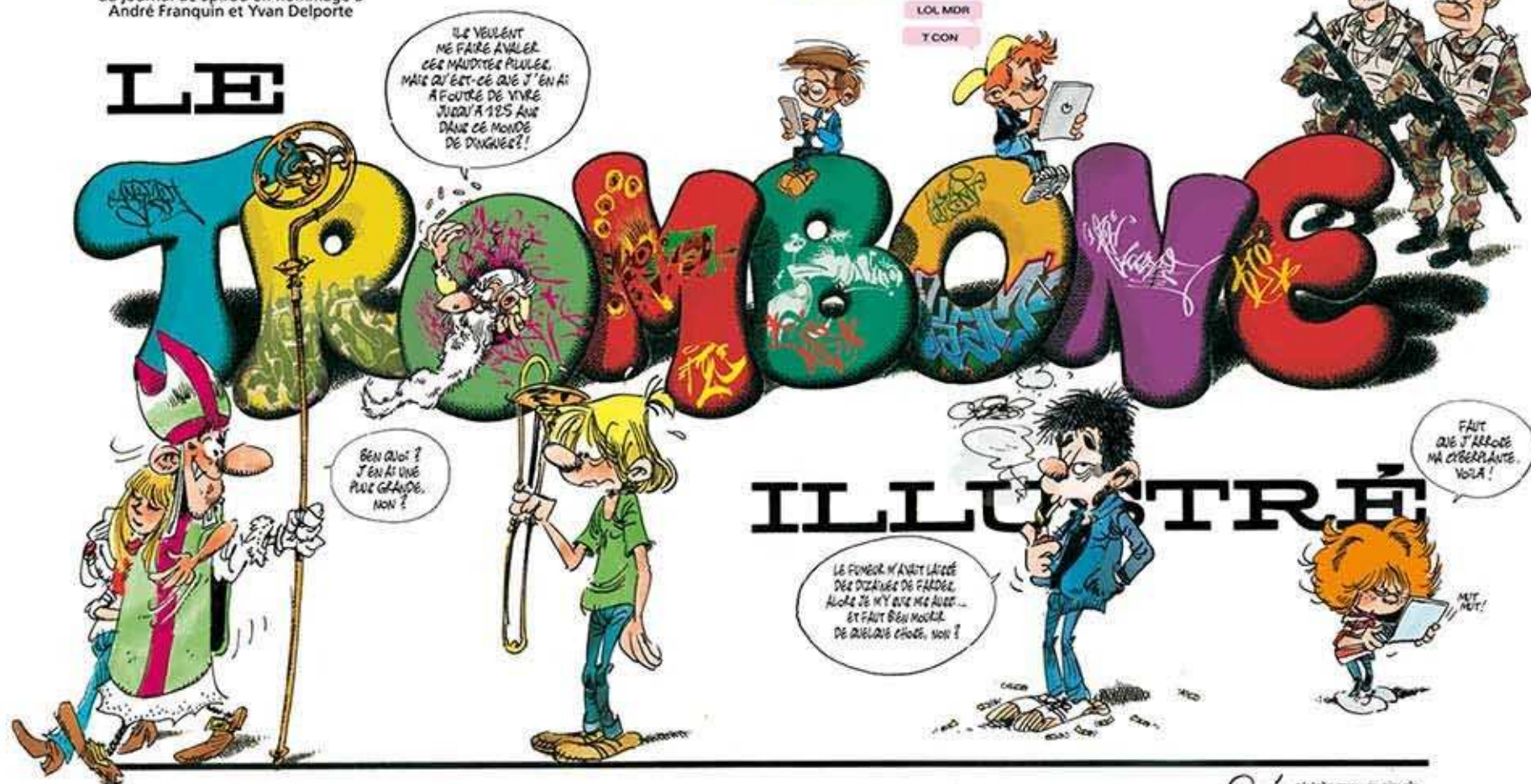


© Fred Jannin et Thierry Culliford - Germain et nous - Dupuis

un moyen de reconnaissance, au même titre que les interjections verbales spécifiques au groupe, approximatives selon les puristes de la langue. En un mot, le discours et le dessin ne sont pas là pour chercher la perfection académique mais, par l'humour, se faire admettre des pairs.

se faire admettre des pairs

Ce titre du Trombone Illustré a été réalisé 40 ans après la parution du supplément mythique au journal de Spirou en hommage à André Franquin et Yvan Delporte



PREMIER REPAS DE LA JOURNÉE

Votre message m'est arrivé alors que je prenais mon premier repas de la journée (je me lève tôt, mais je suis distrait par l'abondance de choses à faire et j'en oublie de manger). Je me régalaïs, bien que la description de mon simple repas puisse révolter certains : ce pain de seigle, noir, que les Allemands appellent pumpernickel, et du foie de morue fumé. Quand j'étais petit, dans les jolies colonies de vacances que j'abhorrais, on nous faisait boire des cuillerées d'huile de foie de morue chaque jour et c'était immonde. Une responsable avait trouvé, croyait-elle,



un moyen de faire passer cette horreur : mélanger l'huile à du jus d'orange. C'était très con parce que l'huile flottait évidemment au-dessus du breuvage. Ah, le mauvais souvenir ! Et combien j'aurais été incrédule si on m'avait dit qu'un jour j'adorerais ça !

Yvan Delporte (18/11/2006).



MA CHÈRE NANA,



Que penserais-tu de ces portraits de femmes d'aujourd'hui ? Ok, beaucoup de choses ont changé, nous avons un peu plus d'indépendance... Peut-être un peu plus culottées, un peu plus libres, un peu moins écrasées par une société d'hommes. Que dirais-tu de rencontrer une femme chef d'orchestre ? Oui, elle existe. Elle s'appelle Zahia Ziouani, elle est portée par une passion d'une rare intensité pour la musique classique. Voilà quelqu'un qui s'insurge contre les schémas sociaux. Et ce n'est pas facile tous les jours d'être une femme dans ce monde artistique. Tu serais contente de la croiser. Que dirais-tu si le pays était dirigé par une M'oiselle Jeanne au désir fougueux de quitter le charme cosy de la maison pour s'infiltrer et donner une autre image de la société. En espérant, évidemment, que les groupuscules de mâles ne se révoltent pas. Nous verrions dans les rues des manifestations d'hommes. Ils seraient montrés comme des cervelles de criquet. Le monde à l'envers ! Dans les journaux, les besogneux de l'humour se réserveraient encore de montrer des clichés pour gagner leur vie et il y a de quoi faire des caricatures. Si, je t'assure. Que baragouinerais-tu pour que le

monde change ? Des protestations dans les rues de nos villes, des cris et des déclarations pour nos libertés. Car, vois-tu, l'espace public est aujourd'hui encore trop misogyne. Nous ne pouvons pas nous promener librement sans qu'un regard trop appuyé nous ramène à l'état d'objet désirable. C'est avec des mots différents que nous devons nous imposer pour nous faire entendre. En même temps, de longues colonnes fragiles d'hommes et de femmes avancent pour mettre assez de distance entre eux et leurs misères. Moi, je crois que tout est une question de droits équitables et de portes ouvertes sur toutes sortes de choses. Oui, j'espère que tu as raison : tous les hommes ne sont pas des abrutis ! Et que, avec une de nos pirouettes, nous pourrions espérer une vie décente pour chacun. Yvan m'écrivait dans une de ses dernières lettres qu'il fallait profiter de tous les bons moments que nous offre la vie : la beauté des saisons, la profondeur d'une conversation, le rythme d'une musique, la saveur d'un mets, le plaisir d'une lecture. N'oublions pas !

Bien à toi, Nénette

ORACLE CHINOIS

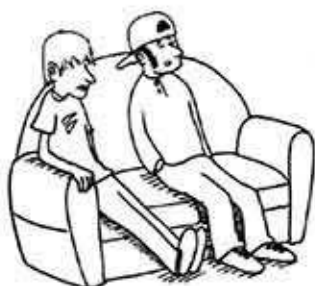
Politique

Connaissez-vous le I Tching (on écrit aussi Yi King) ? C'est une sorte d'oracle inventé par des Chinois 3000 ans avant notre ère. Un jeu de hasard (autrefois des tiges de plante dans une écaille de tortue, aujourd'hui des pièces de monnaie) détermine une succession de signes qui s'additionnent pour former l'une des 64 combinaisons binaires

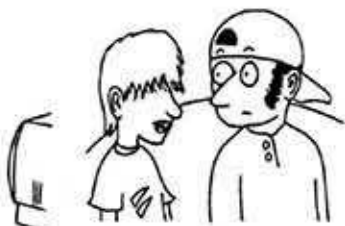
On ne dit pas
Mollusques tubercules,
on dit,
Moules frites

possibles avec 6 chiffres, 0 et 1 (oui, du binaire comme dans les ordinateurs, il y a plus de 5000 ans !). Chaque combinaison conduit à un oracle en réponse à une question que vous vous posez. Non, pas une question comme « Qui va gagner le match de championnat ? » ou « Quel temps fera-t-il demain ? », mais une question où vous êtes confrontée à un choix.

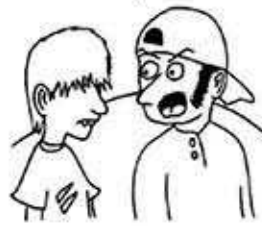
TU PRÉFÈRES
LEQUEL DES DEUX ?



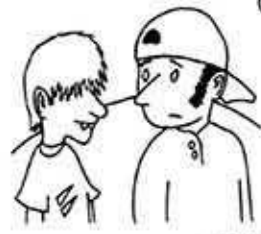
LE BLOND.
L'AUTRE
EST GROS !



AH, BRAVO ! TU JUGES
SUR LE PHYSIQUE !!
...QUEL CITOYEN
EXEMPLAIRE !!



LE PRÉSIDENT SORTANT A DÉCLANCHÉ
LA POLÉMIQUE EN TRAITANT SON
ADVERSAIRE DE "TROP GRAS
POUR GOUVERNER" !



QUENTIN LEFEBVRE
www.quentinlefebvre.fr

« Souliers plats ou talons hauts ? » ou bien « Dirai-je oui ou non ? » Et le texte de l'oracle est diaboliquement adroit, car si on l'analyse, on constate que deux réponses contradictoires y sont inscrites de manière sibylline. Grosso modo, une partie du texte dit « Allez de l'avant ! » et une autre partie dit « C'est pas un bon plan ». La personne qui consulte l'oracle, et c'est ça la machiavélique astuce du système, ne lit que la partie qui correspond à son désir intime. Le I Tching vous aide à décider de ce que vous voulez vraiment. Faisons un essai. Posez-vous une question que vous garderez pour vous, je n'ai pas à la connaître. Déterminez

sur une pièce de monnaie ce qui est face ou pile. Pensez profondément à votre question. Jetez la pièce six fois et inscrivez le résultat sur une feuille. Si c'est face, tracez une barre comme ceci — — — — —, complète, et si c'est pile une barre interrompue, comme ceci — — — — —. Les six barres doivent être empilées verticalement dans l'ordre de leur apparition. Communiquez-moi le résultat final et je vous dirai l'oracle qui correspond au signe déterminé par le hasard. Dans cet oracle (repris de vieux manuscrits chinois) se trouvera la réponse à votre question. C'est à vous de la découvrir.

Yvan Delporte (24/10/2005)

Ne dites pas
Cultiver des Champignons
mais dites
Attraper des mycoses

On ne dit pas
Des momies bêtes
mais Bandes d'imbéciles

Ne dites pas
un dos bossu,
dites plutôt
de beaux dessous



COUPÉ EN DEUX

Vingt-trois ans dans un monde coupé en deux. 1977, année funambule, suspendue entre mai 1968 et novembre 1989, entre deux espoirs et deux écrasements. J'étais amoureux, amours coupés en deux. Évidemment ! Partagé entre Est et Ouest, entre paix et guerres, entre espoirs possibles et désespérances annoncées. Vouloir et se dire que tout est possible, qu'il suffit d'agir pour atteindre un paradis que je ne voulais sûrement pas artificiel, mais gagné à force d'intelligence, de créativité, d'engagement.

1977, Léo Tindemans s'embourbe dans le champ de patates belgo-belge, le pacte d'Egmont scinde l'État en deux communautés, trois Régions. Des milliers de sidérurgistes rouges et verts de colère voient s'éteindre le premier haut-fourneau à Athus. Les autres suivront, un monde coupé en deux, chômage et misère d'un côté et plantureux dividendes pour les autres. Jimmy Carter devient président d'un État qui vient de perdre sa première guerre. Le glacié soviétique semble fondre, pas assez vite pour le dramaturge Vaclav Havel — avec 242 dissidents, il signe la Charte 77 qui dénonce les violations des Droits de l'Homme à l'Est, et passe par la case prison. Un peu plus au nord, Lech Walesa fait pousser sa moustache...

La guerre froide mijote, s'agite, exaspère. Devenu objecteur de conscience, chaque dimanche, comme des centaines de milliers d'Européens, je marche contre les 396 missiles SS-

20 enfouis à l'Est, près de 1200 têtes nucléaires de 150 kilotonnes chacune, tournées vers nous, et les Pershing, la réponse américaine qu'on installe sur notre territoire. À Kleine Brogel, il y a des bombes atomiques, ou non ? Quarante ans après, on n'a toujours pas de réponse officielle ! Dans l'ombre du Mur, je rencontre Istvan, Ildikó, Eva ou Péter avec les mêmes peurs et les mêmes désirs d'une Europe des citoyens. Un monde coupé en deux ? Peut-être pas tant qu'on le dit.

Les membres de la RAF accomplissent leurs derniers attentats avant de se suicider en prison. La France guillotine son dernier condamné. Espagnols, Portugais et Grecs se donnent des constitutions démocratiques. La plateforme pétrolière Ekofisk profane notre Mer. La Terre se trouve des Amis pour la protéger des prédateurs. Greenpeace naît à Sidney. Le Vert est couleur d'espoir, j'ai choisi mon camp. Charlot et Groucho Marx éteignent définitivement leurs lumières. Ettore Scola fait vivre *Une journée particulière* à Sophia Loren et Marcello Mastroianni. Brel écrit *Jaurès*. Warhol tire le portrait d'Hergé. Dans une cave de la rue de Livourne, Yvan Delporte et André Franquin jouent du Trombone...

LE PIÈGE

par Daniel Fano

Avec la fatigue, la fumée des cigarettes, peut-être ce verre ou deux dont elle n'avait pas l'habitude, elle s'était sentie un peu nauséuse. Aux environs de minuit, Lulu était sortie pour vomir. Et Momo était là, dans l'ombre. Il n'attendait rien, personne. Il était là, simplement. Lulu n'y arrivait pas. Il avait voulu lui expliquer qu'il suffisait de mettre les doigts dans la gorge, mais elle lui avait dit d'aller se faire mettre ailleurs avec sa — ce qu'il ne pouvait encaisser, Momo, vu qu'il s'y connaissait en papillons, et pas qu'un peu. Là-dessus, Lulu avait ajouté que ses papillons, elle lui avait dit une chose affreuse, et Momo avait crié que ça suffisait comme ça. Lulu était alors allée se planter au milieu de

la route, elle avait répété en gloussant la chose abominable qu'elle ferait. Momo avait sorti son couteau. Le reste, une formalité. Nuque bloquée. Lame enfoncée à la base du cou. Carotides tranchées. Chut. Chut. La blondasse avait réussi à retourner dans le bar, mais sans pouvoir s'empêcher de mourir encore une fois. Oui, bon. Soudain, le toit s'était écroulé sous le poids de milliers, de millions, de milliards de papillons. Les cadavres qu'on avait tiré de là n'étaient pas beaux à voir. La police était arrivée après le départ des papillons. Elle n'avait rien compris non plus à la disparition d'un certain Momo dont il ne restait que les vêtements complets, retrouvés à moins de cent mètres du lieu de la catastrophe.



Noir de noir ! 100% idées noires !

Il ne manquait plus que ça, les signes du zodiaque ont changé et je ne le savais même pas ! Le petit Jésus ne serait pas un capricorne mais bien un sagittaire ! Voilà qui explique tout ! AVE

Noir de noir ! 100% idées noires !

Pour sauver n'importe qui de n'importe quoi, sur Facebook, il suffit de télécharger une image pieuse sous le nom de « n'importe qui » en précisant le « n'importe quoi » et, puis, bien entendu il faut demander aux followers de liker, de partager et surtout de taper « Amen » en commentaire. Il paraît que ça marche ! Par contre, est-ce que n'importe quoi peut sauver n'importe qui ? Je vous le laisse à votre propre jugement. I like. Amen. AVE

Noir de noir ! 100% idées noires !

Il paraît que nous ne pouvons pas accueillir toute la misère du monde ! Il paraît aussi que la « vraie » Europe est chrétienne ! Il paraît ! AVE

Noir de noir ! 100% idées noires !

!Le Bonheur, il n'y a que cela de vrai, notre monde est si beau ! Les gens qui broient du noir devraient être bannis de la société parce qu'ils font tache ! AVE



Candidature unique



Ne confondez pas
Pantoufles de vair
et Écharde au pied

Ne confondez pas
Arrêter les frais
et Dégivrer le frigo



Images célestes

Comme le ciel devait paraître mystérieux aux humains des premiers âges ! Le lent mouvement de rotation du ciel autour de l'étoile polaire au long d'une année, le cours apparemment erratique des planètes sur un fond de constellations immuables, les étranges phases de croissance et décroissance de la lune, les levers et couchers du soleil chaque jour à un endroit légèrement différent, pendant six mois le lever un peu plus à gauche chaque matin, le soir le coucher un peu plus à droite, et le contraire pendant les six mois qui suivent... Comme ils

devaient sembler savants ceux qui, par la patiente observation quotidienne et par la connaissance des écrits laissés par des générations précédentes, pouvaient prédire les phénomènes terrifiants d'une éclipse ou d'une comète !

En ce moment, la lune se couche vers les trois, quatre heures du matin. Je la vois de ma fenêtre se diriger vers l'horizon des toits lointains, à chaque minute un peu plus orangée, puis couleur corail, puis d'un rose foncé envahi par une tonalité grise, de moins en moins perceptible jusqu'à s'effacer



dans des brumes distantes. Nul doute que la vision de la rougeur de l'astre devait suggérer aux anciens que des choses importantes, sans doute terribles, étaient en préparation. On a facilement une tendance à prêter aux événements incompris une signification qu'ils n'ont pas.

Je suis de plus en plus ravi de notre correspondance. Mais quelles que soient la grandeur et la beauté des phénomènes naturels, ils me touchent moins que les choses humaines.

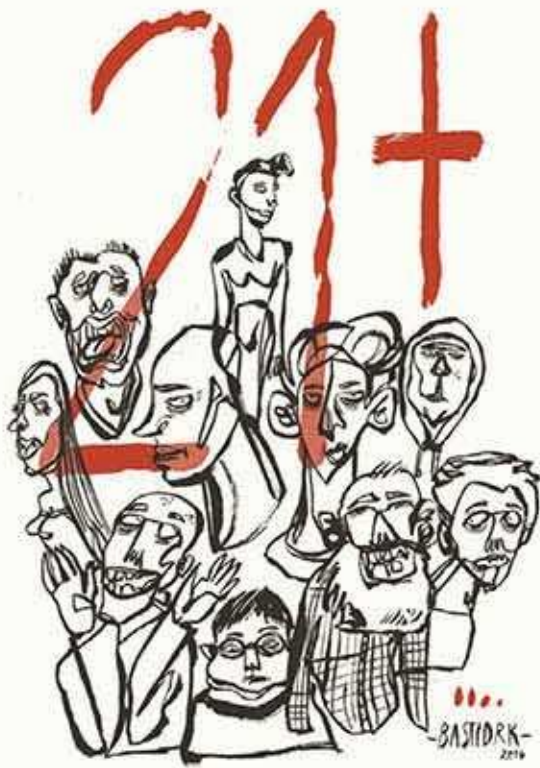
Dans un prochain courrier, parlez-moi donc de vous, de vos réactions à votre entourage, de vos goûts. Et poursuivons ces échanges qui me donnent un grand plaisir.

Avec toute ma considération chaleureuse,
Yvan Delporte (15/10/2005).



Il ne faut pas confondre
Partie de billard
et Opération chirurgicale.





ils me regardent, me dévisagent et grimacent.



Parfois même, ils rient, ils se moquent.



et ils sont si moches, tous différents, pas normaux.



ils ont des yeux étranges, des nez déformés, des grandes bouches, ou des petites bouches



ils me font peur !

Ils sont vraiment laids et ils ont l'air idiots.



le son de leurs cris me dérange, on dirait des animaux, mais en plus moches.

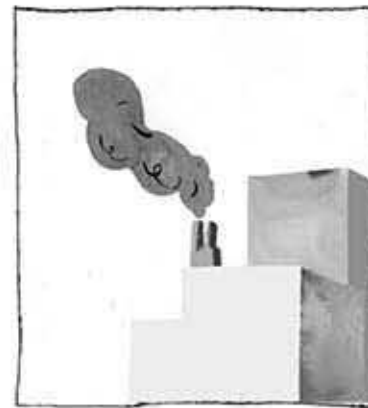


et.. qu'est-ce qu'ils font ces deux là ?



mais... ça veut dire quoi GOGOLE ?





ne fondez pas
la lumière
sur un fard.

A stylized illustration of a thief in a black and white striped shirt and black pants, running while carrying a giant crayon. The crayon is brown with black stripes and has a pink eraser at the tip. The thief is running towards the right, with the crayon trailing behind him. The background is a solid light gray.

Il ne faut pas confondre
Descente de l'Ardèche et Tapis d'éveil

Noir de noir ! 100% idées noires !

Ces derniers temps, il ne fait pas bon d'être dieu ou superhéros. Non seulement on apprend qu'ils ne sont pas immortels mais aussi que leurs gilets pare-délicescence n'ont qu'une vie éphémère. Les voilà, d'abord, rabaissés au grade de demi-dieux, bientôt à celui de surhommes avant de ne se livrer à nous que comme d'ordinaires êtres humains ! Les titans vieillissent mal, ils tombent malades, et, finalement, ils meurent comme tout un chacun. Après leur hécatombe, d'aucuns pleurent l'espoir dont ces héros ont su les parer. Ils ont su les faire rêver, et ce n'est pas rien ! Alors que d'autres se détournent en crachant sur les ogres horribles qu'ils seraient devenus. L'addition est salée ! Heureusement que tout cela n'est que de la fiction ! Longue vie au Grand Schtroumf, même si mon préf, parmi tous les héros, c'est Gaston ! Ave

Noir de noir ! 100% idées noires !

En 2016, il y a eu des élections au pays de Superman. Depuis, Superwoman est partie au Canada. En 2017, il y aura des élections au pays d'Astérix : Obélix, lui, toujours en Russie, n'aura pas besoin de partir après les résultats. Ave

Noir de noir ! 100% idées noires !

Nietzsche a dit « Dieu est mort » mais il a eu tort de s'arrêter à ces mots ! Il aurait dû organiser un enterrement en bonne et due forme : il paraît que pour accepter la disparition d'un « être cher » il faut lui dire adieu ! Il aurait dû nous obliger à défilier devant sa tombe et à jeter une poignée de terre sur son cercueil en prononçant les mots « Adieu, Dieu » ! C'est vrai que c'est un cercle vicieux linguistique, mais avouez qu'il n'aurait rien perdu à essayer ! Ave

Noir de noir ! 100% idées noires !

Le soleil se lève sur la Méditerranée. Je prends des photos. Ensuite, je contemple la Méditerranée dans toute son étendue. Soudain une barque ou quelque chose qui y ressemble se dessine à l'horizon et se faufile comme une tache d'encre rouge sur ma carte postale... rien de pire pour vous plomber la journée. Ave



LES nouveaux clandestins

Fred Jannin, Yvan Delporte,
Nénette, Karin Welschen,
Mathilde Brosset, Adley, Pluie
Acide, Marianne Pierre, Quentin
Lefèvre, Thomas Vermeire,
Philippe Decloux (coordination
éditoriale), Dan Fano, Patrice
Réglat-Vizzavona, Basti DSK,
Remedium, Pierre Mercier,
Benedetta Frezzotti, Romane
Armand, Angela Verdejo, Dake25,
Cossu, Jay Aël, Matthias Decloux,
Robert Nahum, Olivier Grenson,
Xavier Zeegers et l'esprit d'André
Franquin.

